



Revue archéologique de l'Est

**Tome 60 | 2011
n° 183**

Analyse critique des méthodes d'attribution des productions sigillées de l'atelier de La Madeleine (La Neuveville-devant-Nancy, Meurthe-et-Moselle)

Ines Rognant-Béna



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rae/6629>
ISSN : 1760-7264

Éditeur

Société archéologique de l'Est

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2011
Pagination : 291-312
ISBN : 978-2-915544-18-3
ISSN : 1266-7706

Référence électronique

Ines Rognant-Béna, « Analyse critique des méthodes d'attribution des productions sigillées de l'atelier de La Madeleine (La Neuveville-devant-Nancy, Meurthe-et-Moselle) », *Revue archéologique de l'Est* [En ligne], Tome 60 | 2011, mis en ligne le 29 novembre 2012, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rae/6629>

ANALYSE CRITIQUE DES MÉTHODES D'ATTRIBUTION DES PRODUCTIONS SIGILLÉES DE L'ATELIER DE LA MADELEINE

(La Neuville-devant-Nancy, Meurthe-et-Moselle)

Ines ROGNANT-BÉNA *

Mots-clés *La Madeleine, céramique romaine, sigillées, signatures, classification des décors, identification de l'atelier, pâtes.*

Keywords *La Madeleine, Roman pottery, sigillated pottery, makers' stamps, classification of decoration, workshop identification, clay types.*

Schlagwörter *La Madeleine, römische Keramik, Terra sigillata, Töpferstempel, Klassifizierung der Verzierungen, Zuweisung, Ton.*

Résumé *À ce jour, aucune étude méthodique des productions sigillées de l'atelier de La Madeleine, unique atelier connu en territoire leuque, n'a été achevée et les études qui font encore référence aujourd'hui datent du début du XX^e siècle. En outre, celles-ci se fondent en partie sur des fragments découverts sur des sites de consommation et dont la provenance n'est pas établie de manière incontestable. Aussi nous a-t-il paru important de proposer une analyse critique des méthodes d'identification des sigillées de La Madeleine (par le biais des marques de potiers et par celui des décors), ainsi qu'une « carte d'identité » des pâtes sigillées de l'atelier (analyse macroscopique, microscopique et chimique).*

Abstract *La Madeleine is the only terra sigillata workshop on Leuci territory. To date, no global study of the productions from this workshop has been completed and those studies that have been made date from the start of the 20th century. Moreover, the studies are partly based on fragments discovered in other sites, the origin of which cannot be established with certainty. Consequently, it appeared essential to propose a critical analysis of the methods used to identify the sigillated pottery from La Madeleine (through the potters' stamps and decorations) and also an "identity card" for each sigillated ware (based on macroscopic, microscopic and chemical analysis).*

Zusammenfassung *Bis zum heutigen Tage wurde keine systematische Arbeit über die Sigillata aus der Werkstatt von La Madeleine, der einzigen bekannten Produktionsstätte im Gebiet der Leuker, fertiggestellt. Die Studien, die gegenwärtig noch maßgebend sind, datieren vom Beginn des 20. Jahrhunderts. Darüber hinaus beziehen sich diese Untersuchungen teilweise auf Fragmente, die an Konsumstätten gefunden wurden, und deren Herkunft nicht zweifelsfrei festgestellt werden kann. Demzufolge schien es uns wichtig, eine kritische Analyse der Methoden zur Identifizierung der Sigillata aus La Madeleine vorzulegen (anhand der Töpferstempel und Verzierungen), sowie eine Art „Personalausweis“ (makroskopische, mikroskopische und chemische Eigenschaften) der in der Werkstatt verwendeten Tone zu erstellen.*

QUELQUES REMARQUES PRÉALABLES

L'atelier de céramiques sigillées de La Madeleine (Meurthe-et-Moselle) est connu depuis 1804 mais n'a jamais fait l'objet d'une étude complète. L'installation d'une usine sur le site supposé de l'atelier dès la fin du XIX^e siècle a irrémédiablement bouleversé les vestiges. En outre, l'essentiel des recherches, menées dans la première moitié du XX^e siècle (en particulier FÖLZER, 1913 ; FORRER, 1911 ; GOURY, 1939), a porté sur l'étude stylistique du matériel

décoré. Or La Madeleine, seul atelier de sigillée en territoire leuque, serait « l'atelier [de Gaule de l'Est] qui a le plus exporté dans les camps du limes, devant Blickweiler et Saturninus-Satto » (LUTZ, 1986, p. 180). Aussi était-il devenu urgent de penser cet atelier dans sa globalité, tout d'abord en prenant en compte l'ensemble des productions céramiques.

Dans mes différents travaux, je me suis donc attelée à un recensement systématique des vestiges découverts sur le site même de l'atelier (fig. 1) puis à un rapide inventaire des céramiques fines et culinaires et enfin à la mise en œuvre

* Titulaire d'un Master d'Archéologie à l'Université de Strasbourg, professeure certifiée en Histoire-Géographie, 1, rue G. Rossdeutsch, 67800 Bischheim. bena.ines@hotmail.fr

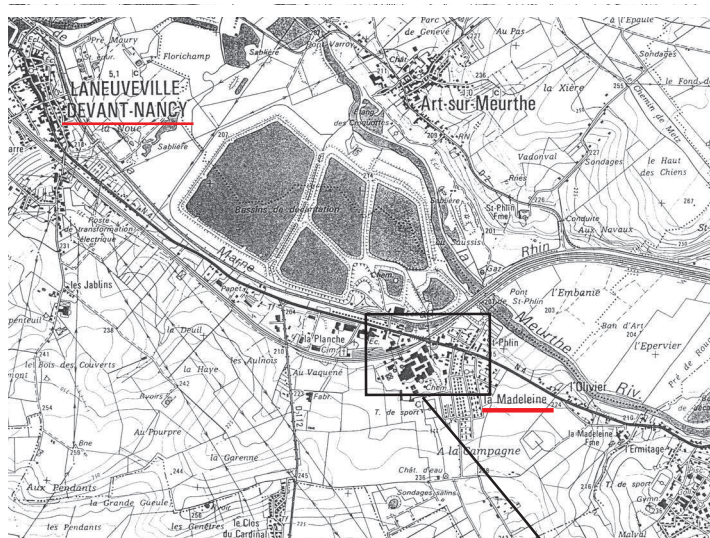
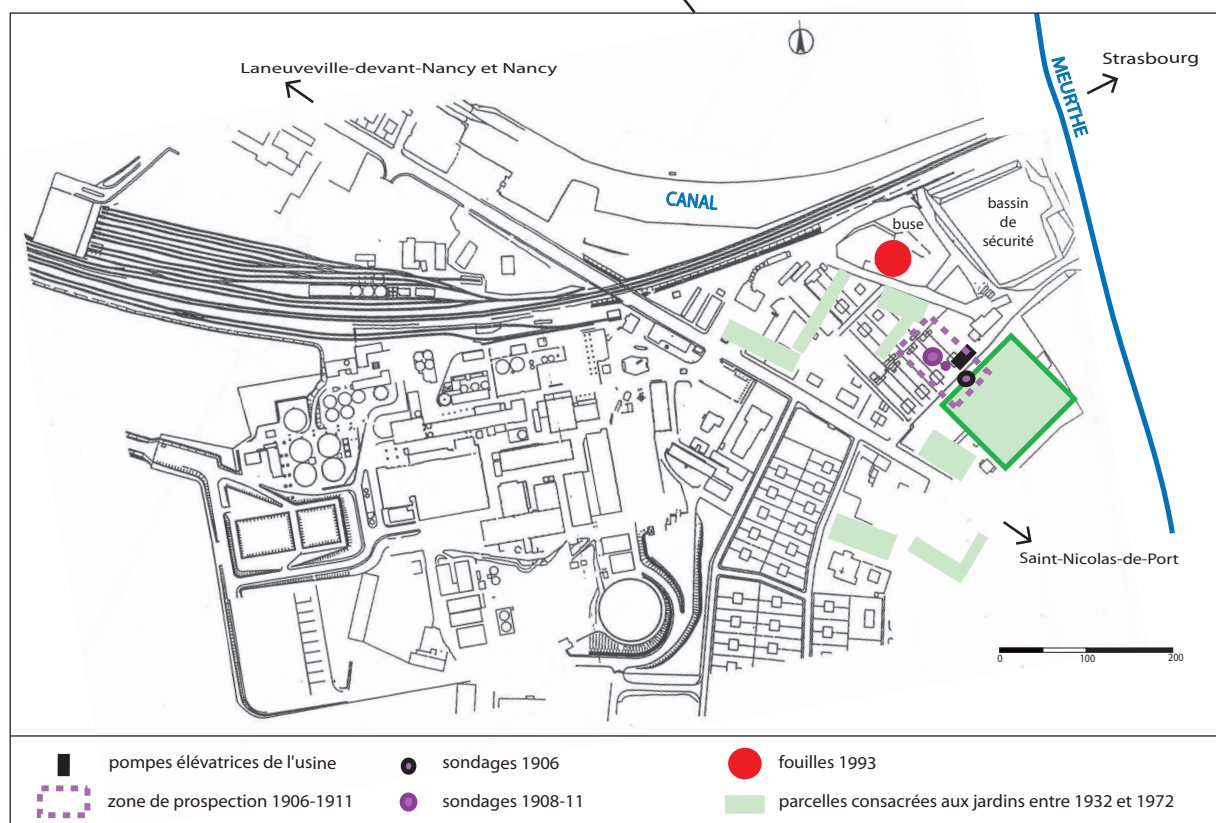


Fig. 1. Essai de localisation des différents sondages effectués entre 1906 et 1993.



d'un catalogue des formes, marques de potiers et poinçons des productions sigillées (BÉNA, 2002 et 2004). Les structures mises au jour entre 1804 et les années 1960 se bornent malheureusement à quelques parois de fours – qui n'ont été ni relevées ni photographiées – et des dépotoirs dont nous ignorons autant les dimensions que l'emplacement exact¹.

1. Ils seraient principalement situés aux alentours de la zone de la pompe élévatrice de l'usine, qui occupe toujours aujourd'hui le site (fouilles de 1906 et 1908-11), dans les « jardins des ouvriers » (fouille de 1937) et « entre l'usine et la Meurthe » (fouilles des années 1965-1969).

S'y ajoutent trois éléments de canalisation appartenant à deux drains parallèles, découverts lors des fouilles de sauvetage dirigées par M. Georges-Leroy en 1993 (GEORGES-LEROY, LAVERGNE, 1994).

En ce qui concerne les productions, leur éventail est plus large que ne le laissent supposer les collections conservées au Musée historique lorrain de Nancy. Si les céramiques sigillées semblent bien majoritaires, les potiers de La Madeleine ont, à l'instar des ateliers contemporains, produit en parallèle de la céramique commune à pâte claire, de la céramique commune grise dont des « coupes à large bordure gris clair décorée à la molette et séparée par un filet



Fig. 2. Quelques échantillons de céramique commune de La Madeleine. De gauche à droite : cruche en pâte claire, pot en commune grise, tesson de céramique métallescente (photos : I. Béna) et jatte décorée à la molette (photo extraite de Gallia, 1968, fig. 7).

orangé du reste du vase de couleur plus foncée, presque noire» (BILLORET, 1968), des céramiques à parois fines et de la céramique métallescente² (fig. 2). Les fragments d'amphores correspondent à première vue à des importations. En l'état actuel de la recherche, nous ne pouvons proposer de datation pour les céramiques communes.

La présente analyse a pour objectif de dresser un bilan de l'état actuel de la recherche sur les sigillées de La Madeleine et de confronter les différentes méthodes qui ont été utilisées pour identifier les productions de cet atelier.

I. IDENTIFIER LES PRODUCTIONS SIGILLÉES DE L'ATELIER DE LA MADELEINE : QUESTIONS DE MÉTHODES

Les études sur les terres sigillées se sont développées au fur et à mesure des découvertes des lieux de fabrication mais surtout des lieux de consommation. Dans leur volonté de comprendre les liens qui existaient entre les artisans et leurs clients, les céramologues ont très tôt élaboré des méthodes pour distinguer les productions des différents ateliers. Deux méthodes que nous qualifierons de « traditionnelles » se sont rapidement imposées, fondées l'une sur l'examen des signatures estampillées et des *graffiti* et l'autre sur l'observation des décors moulés. Elles se recoupent dans le cas particulier des formes moulées estampillées³. Depuis une trentaine d'années, une troisième méthode s'est développée qui consiste en des analyses plus ou moins fines des pâtes et des engobes. Si elle n'en est qu'à ses débuts pour les sigillées de La Madeleine, elle est de plus en plus employée pour les productions d'autres ateliers, du sud et du centre de la Gaule principalement. Elle fera l'objet de la dernière partie de ce travail.

I.1. IDENTIFIER L'ATELIER PAR LES SIGNATURES

I.1.1. Présentation de la méthode

Nous entendons par signature toutes les marques de potier, qu'il s'agisse d'estampilles imprimées, épigraphiques et anépigraphiques, ou de *graffiti* en écriture cursive. Le catalogue des signatures de l'atelier de La Madeleine (fig. 3) a été établi à partir de fragments découverts sur le site et complété au fur et à mesure, contrairement au catalogue des poinçons, point sur lequel nous reviendrons ultérieurement. Il en compte au total une soixantaine, dont cinq signatures sur Drag. 37 (trois estampilles, deux *graffiti*) et une dizaine de marques anépigraphiques – qui ont pour cela été très longtemps négligées, à l'instar des marques incomplètes. Il nous est impossible d'être exacte en raison des imprécisions de la bibliographie ancienne.

Attacher un potier à un atelier est chose aisée lorsqu'on ne lui connaît pas d'homonymes. Ainsi C. Machin a compté quatorze potiers « distinctifs » de La Madeleine⁴. La présence de céramiques estampillées GATVSVALIS à Arentsburg, Nimègue, Vechten, Assche, Boulogne, Bouvines, Wroxeter et Corbridge atteste, voire confirme, que ces sites étaient bien des lieux où l'on utilisait la sigillée de La Madeleine. De même, la présence des estampilles FESTVS F, GATVSVALIS F, PRIDIANVS et MONTANVS a incité J.-M. Demarolle à classer le *vicus* de Ville-en-Vermois parmi les sites de consommation de l'officine de La Madeleine (DEMAROLLE, 1997, p. 204).

Cependant le nom du potier n'est pas efficient en soi. Il faut en effet tenir compte d'un ensemble de critères, tels la forme et la taille de l'estampille, la graphie, la déclinaison du nom (nominatif ou génitif), si la signature est antégrade, rétrograde ou circulaire, si elle s'inscrit dans un cartouche, si elle est *in forma* ou imprimée sur le fond des formes lisses et

2. Les fragments de céramique commune sont temporairement conservés au dépôt des Chais à Scy-Chazelles (57). Aucun tri ni décompte n'en a pour l'heure été établi.

3. Pour l'atelier de La Madeleine, il s'agit exclusivement de Drag. 37, à une exception près.

4. MACHIN, 1993. Il s'agit de : CAMINVS, CIMILVS, CATVSSVS, ETNIMETVS, GATVS SVCESSVS, GATVSVALIS, LENTVLVS, INBELLV(), MISIVS, PRIONAN() ?, ORCIO F, SABELLVS, TRITVS et VNIV(). Il est cependant regrettable qu'elle n'ait pas précisé le type de vase. Pour l'inventaire complet des marques, cf. BÉNA, 2002.

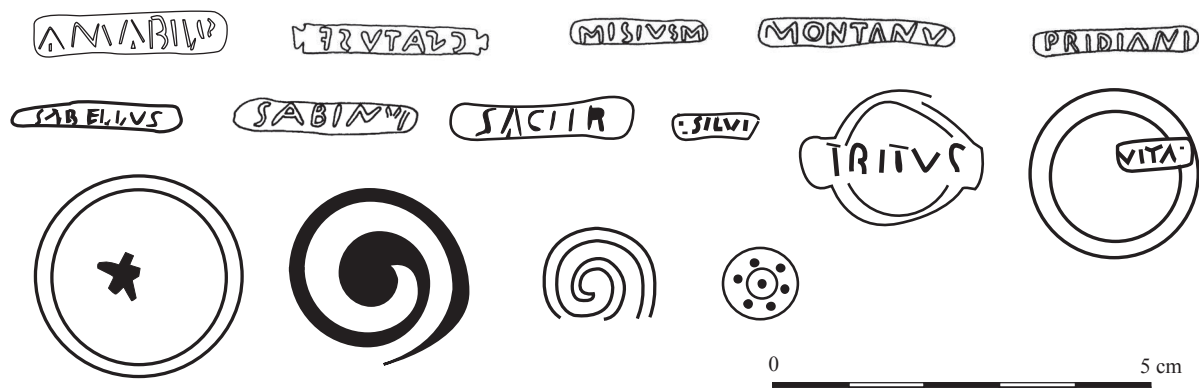
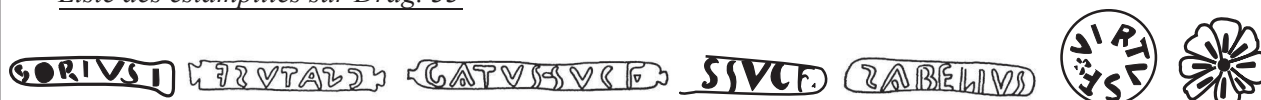
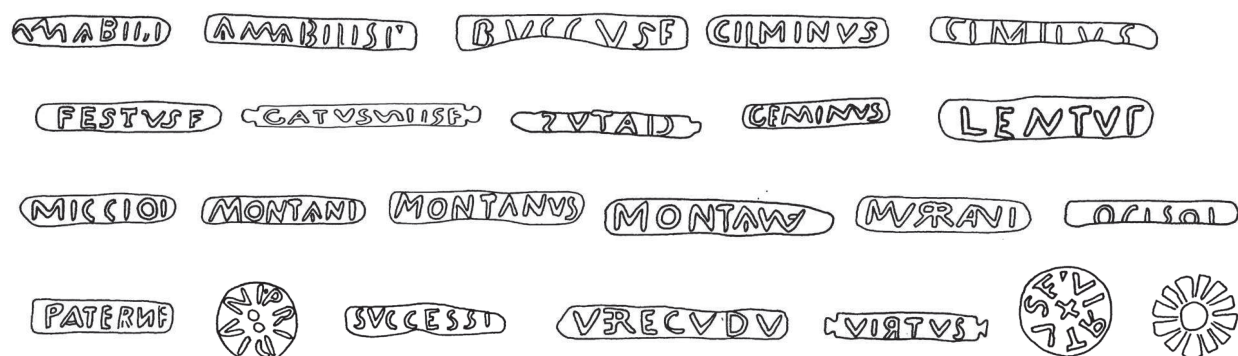
Liste des estampilles sur Drag. 18/31Liste des estampilles sur Drag. 18/31RListe des estampilles sur Drag. 40 (?)Liste des estampilles sur Drag. 27Liste des estampilles sur Drag. 33Liste des estampilles pour lesquelles les formes n'ont pas été précisées

Fig. 3. Marques de potiers sur sigillée lisse trouvées à La Madeleine (d'après MACHIN, 1993 et BÉNA, 2002 ; échelle 1/1).

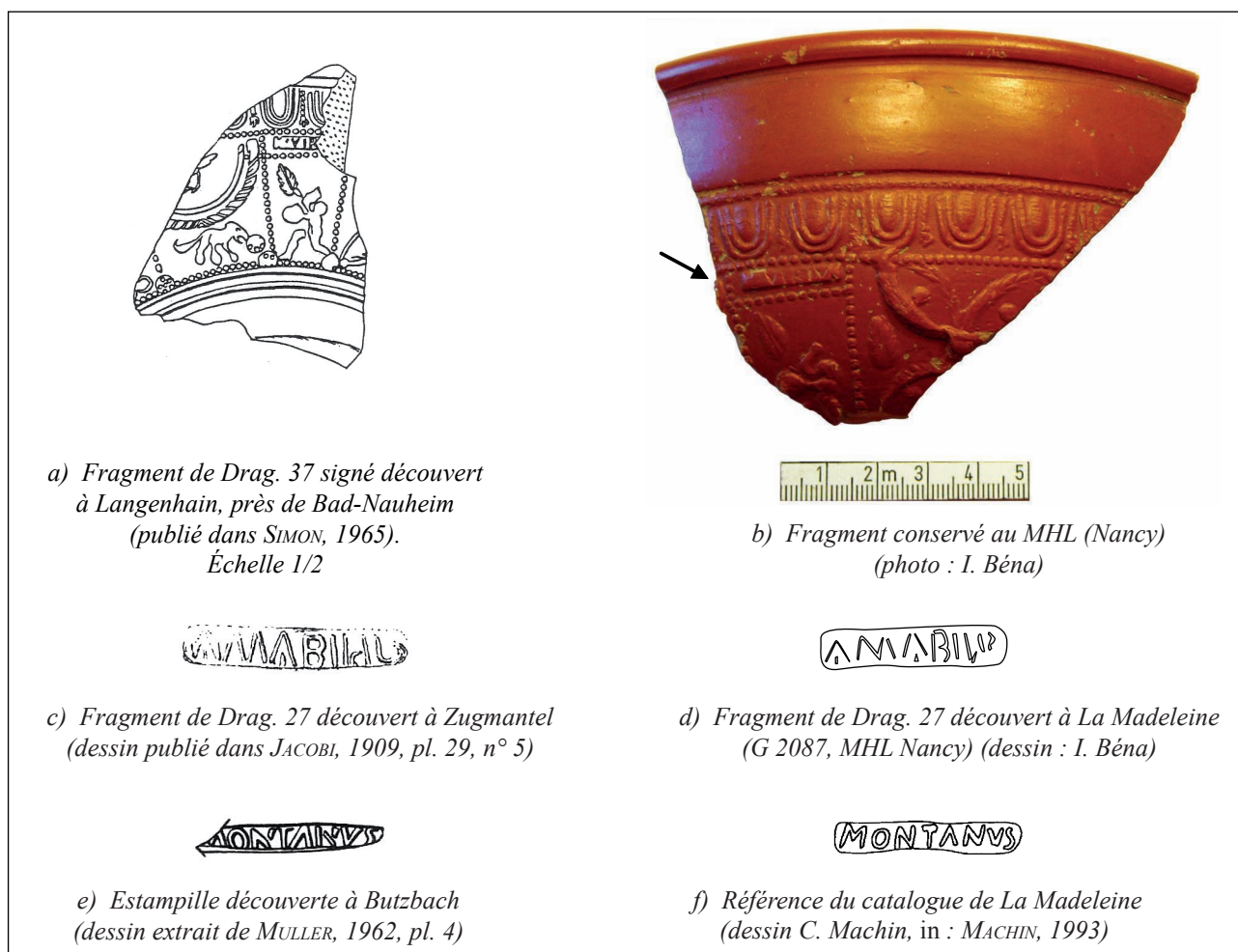


Fig. 4. Comparaison de trois estampilles avec des exemplaires trouvés sur le site de La Madeleine, en vue de leur éventuelle attribution à cet atelier (d'après BÉNA, 2006, sauf mention contraire échelle 1/1).

enfin le type de vase portant l'estampille⁵. Prenons quelques exemples (fig. 4) :

Comparons tout d'abord la marque imprimée sur un fragment mis au jour à Bad-Nauheim (fig. 4a) avec celle du vase estampillé VIRTVS conservé au Musée historique lorrain (fig. 4b). On retrouve sur les deux céramiques une estampille intradécorative de VIRTVS, de petite taille, dans un cartouche rectangulaire à double queue d'aronde et de graphie identique. Elle est placée dans les deux cas dans la partie supérieure d'une métope, encadrée par deux lignes de perles. Le fragment de Bad-Nauheim provient donc de l'atelier de La Madeleine. Il en est de même dans le second cas (fig. 4c et d). Les deux signatures sont en effet de dimensions semblables, insérées dans un cartouche rec-

tangulaire aux angles arrondis et probablement imprimées sur des vases de forme Drag. 27 (HARTLEY, DICKINSON, 2008, vol. 1, p. 164, n° 4i). Elles sont, en outre, antégrades, au nominatif, non abrégées et avec un S final inversé. À l'inverse, si les deux marques de MONTANVS (fig. 4e et f) présentent des similitudes – notamment le A en forme de V renversé –, les libellés ne sont pas identiques. Aussi pouvons-nous émettre des réserves quant au rattachement du fragment de Butzbach à la production de La Madeleine.

1.1.2. Critique de cette méthode dans le cas de La Madeleine

Si la démonstration peut paraître aisée et convaincante, elle n'est pas sans écueils. Un des problèmes majeurs est celui des homonymes. Ainsi, si l'on en croit F. Oswald, on trouve des marques de TERTIVS dans au moins neuf ateliers (Boucheporn, Chémery, La Graufesenque, Lavoye, Lyon-La Muette, La Madeleine, Montans, Rheinzabern et Saint-Saturnin) et à deux périodes chronologiques différentes (Tibère-Domitien pour Montans et La Graufesenque, Hadrien-Antonin pour les autres) (OSWALD, 1931, p. 315).

5. Ph. Bet et R. Delage précisent qu'il faut aussi s'intéresser aux « critères externes » des estampilles sur vase moulé, c'est-à-dire à leur position sur le moule ou sur le vase et à leur insertion dans le décor (intégré ou en surimpression). Ils regrettent que la distinction entre signature *in forma* (apposée dans le moule avant cuisson) et *extra formam* (apposée au moment du tournage du vase) ne soit presque jamais faite (BET, DELAGE, 1991, p. 194).

Ce problème est certes connu depuis longtemps mais les précautions indispensables n'ont pas toujours été prises dans le cas des productions de La Madeleine. Dans l'exemple que nous venons de citer, l'auteur souligne que les marques sont trop différentes pour que l'on puisse supposer qu'il s'agisse du même potier (ou d'ouvriers travaillant pour un même patron). Or il n'est pas toujours aussi prudent. Ainsi écrit-il que SACIIRF a successivement exercé à Lezoux, La Madeleine puis Heiligenberg (OSWALD, 1931, p. 49, 210 et 275). Pourtant, en tenant compte de tous les critères que nous avons énumérés précédemment, les marques présentent des différences non négligeables, qu'il s'agisse de la forme ou de la graphie : SACIIRF à Lezoux / C.C. SACRI à La Madeleine (HARTLEY, DICKINSON, 2008, vol. 2, p. 144 ; *infra* fig. 11).

En fait, la difficulté principale réside dans le fait que la bibliographie est ancienne et que les catalogues publiés sont incomplets. Ainsi, aucune des marques anépigraphiques que nous avons relevées n'y figure. De plus, les hypothèses proposées il y a près d'un siècle ont la plupart du temps été reprises sans être reconsidérées. L'exemple des productions estampillées ALBILLVS en est symptomatique. La première à en faire l'analyse est E. Fölzer en 1913 (FÖLZER, 1913, p. 10-13). Bien qu'elle ait constaté que pour les formes lisses la signature était aussi bien au nominatif qu'au génitif, avec ou sans l'adjonction « F » ou « *fecit* », avec un ou deux « L » avant le « V », ALBILLVS ou ALIBILLVS, l'archéologue allemande conclut que, puisque l'aire de distribution de ces sigillées est centrée sur la Germanie, celles-ci sont l'œuvre d'un même potier de La Madeleine, qu'elle assimile à l'auteur du Drag. 37 signé ALBILLVS découvert à Wiesbaden (OELMANN, 1911 ; *infra* fig. 7). Toujours selon E. Fölzer, ce potier aurait débuté sa carrière à La Madeleine, qu'il aurait quittée pour exercer son art à Heiligenberg et peut-être à Rheinzabern avant de faire école à Trèves⁶. F. Oswald reprend à son compte – et C. Machin après lui⁷ – cette théorie du potier unique ayant officié successivement dans plusieurs ateliers (OSWALD, 1983, p. 9 ; MACHIN, 1993, p. 23-24). Or, nous n'avons retrouvé aucune des deux marques mentionnées par C. Machin dans les collections du Musée historique lorrain⁸, et les relevés (probablement faits par G. Goury) ne concordent pas avec les marques d'ALBILLVS récemment publiées dans la somme dirigée par B.-R. Hartley et B.-M. Dickinson. Ces derniers n'ont finalement retenu pour l'atelier de La Madeleine que la seule estampille de Wiesbaden. Ils notent en effet que la signature, cursive, est au nominatif avec la mention *f(fecit)*,

ce qui indique qu'ALBILLVS est bien l'auteur du moule. Ils réfutent les liens avec Heiligenberg, Rheinzabern et Trèves. Ce potier aurait donc travaillé d'abord à Blickweiler, puis soit il serait passé à La Madeleine pour une brève période, soit il y aurait implanté une « succursale » de son atelier (HARTLEY, DICKINSON, 2008, vol. 1, p. 122).

Autre piège, les archéologues ne se sont pas toujours référés directement au corpus découvert à La Madeleine. Beaucoup d'entre eux ont identifié une pièce de cet atelier par l'intermédiaire d'une autre céramique elle-même attribuée à La Madeleine. C'est le cas par exemple pour des fragments signés GATVS F avec écriture rétrograde et cartouche en queue d'aronde. Afin de déterminer la provenance d'une sigillée découverte à Stockstadt, F. Drexel se réfère au catalogue dressé par E. Knapff à partir des trouvailles faites sur le site de Cannstatt (DREXEL, 1910, p. 102 ; KNAPFF, 1907, pl. IV-64). Cette graphie particulière de la marque GATVS F s'est avérée spécifique à l'atelier de La Madeleine (HARTLEY, DICKINSON, 2009, vol. 4, p. 146, n° 3c). Mais cet exemple n'est peut-être que l'exception qui confirme la règle. Les autres marques « inédites » sont-elles vraiment propres à l'atelier qui nous intéresse ou n'ont-elles tout simplement pas encore été mises au jour – ou publiées – ailleurs ? Enfin, il ne faut pas chercher à tout prix à donner le nom d'un atelier : M. Vanderhoeven, ne parvenant pas à trancher à propos d'un fragment estampillé SACIIRF découvert à Pommerœul (VANDERHOEVEN, 1981, p. 23), soumet aux lecteurs les différentes possibilités, à savoir La Madeleine (HAALBOS, 1977, pl. 24-239), Lezoux (OSWALD, 1931, p. 274) ou un atelier est-gaulois (SCHÖNBERGER, 1970, fig. 3-62).

En somme, cette méthode d'identification par la signature est fiable à condition de bien prendre en compte tous les critères (forme, taille, graphie exacte ainsi que le type de support) et de réactualiser régulièrement le corpus établi. Passons à présent au second volet de notre analyse critique, portant sur l'identification par les décors.

I.2. IDENTIFIER L'ATELIER PAR LES DÉCORS MOULÉS

I.2.1. Présentation de la méthode dite « traditionnelle »

Le principe de cette technique est similaire à celui utilisé pour les marques de potiers, puisqu'il consiste à comparer les poinçons utilisés pour le décor d'un tesson à identifier, avec ceux illustrés dans un ou plusieurs ouvrages de référence. Pour La Madeleine, il s'agit des catalogues d'E. Fölzer⁹, H. Ricken¹⁰ et F. Oswald¹¹, parfois utilisés

6. L'archéologue allemande se demande cependant si les céramiques de Trèves ont été fabriquées par ALBILLVS ou par un potier trévire qui dépendait de lui. Elle précise que les poinçons sont en fait « très légèrement différents » (FÖLZER, 1913, p. 10).

7. C. Machin y ajoute Blickweiler (MACHIN, 1993, p. 23). OSWALD, 1931, augmenté en 1964. C. Machin y puise la majeure partie de ses données. Cependant, la récente publication des premiers volumes de la somme dirigée par B. R. Hartley et B. M. Dickinson permettra de rectifier nombre d'erreurs ou confusions.

8. MACHIN, 1993, p. 23 : « dans un cartouche rectangulaire aux angles arrondis. Dans les deux cas, le cartouche débordait du médaillon circulaire qui entoure la signature ».

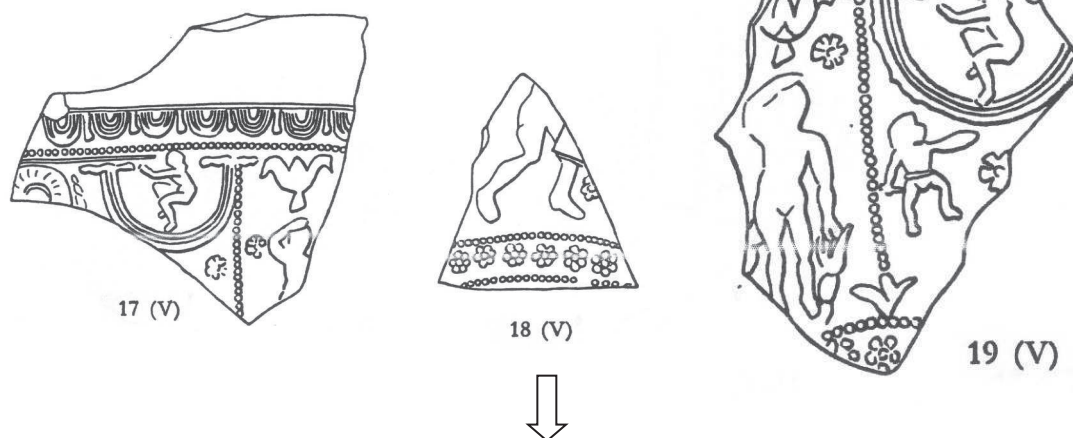
9. FÖLZER, 1913. Ce livre présente les productions de toutes les officines de Gaule de l'Est. La seconde partie est consacrée à La Madeleine.

10. RICKEN, 1934. Il s'agit d'une étude des vestiges découverts à la Saalburg. L'essentiel de l'analyse des céramiques concerne La Madeleine.

11. OSWALD, 1937. L'ouvrage est un catalogue de tous les poinçons de personnages et d'animaux inventoriés par l'auteur qui propose, pour chacun d'eux, une ou plusieurs provenances.

1^{er} exemple (d'après MÜLLER, 1962) :

BUTZBACH, Nr. A 1955 : 131 (3 fragments)



RICKEN, pl. VII : ove C



RICKEN, pl. VII-87 : petit amour



RICKEN, pl. VII-25 : feuille en forme de calice



RICKEN, pl. VII-1 : rosette composée de perles



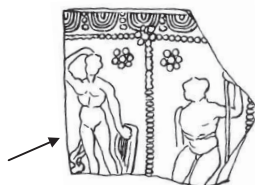
RICKEN, pl. VII-94 : petit gladiateur



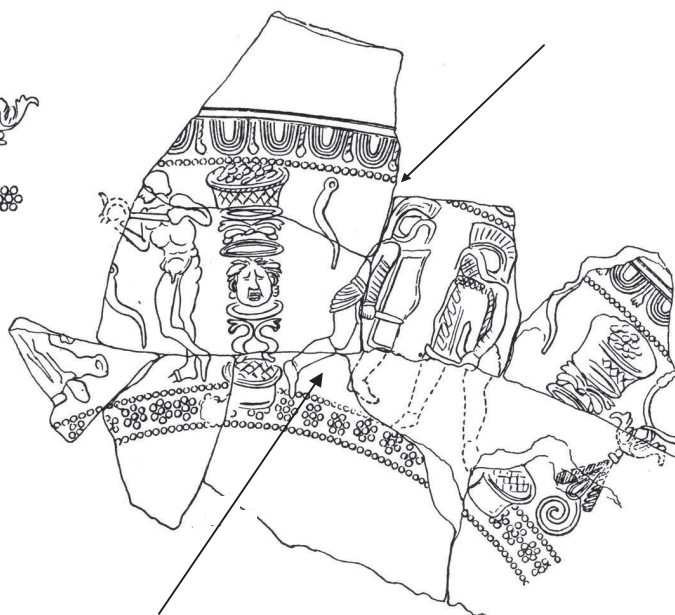
RICKEN, pl. VII-10 ou 11 ? : bourgeon



RICKEN : Apollon, identique à celui du fragment pl. IX-16 (reproduit ci-dessous)



RICKEN : rosettes composées de perles alignées en frise, comme sur le fragment pl. IX-12 (reproduit ci-dessous)



RICKEN : partie inférieure d'un gladiateur, identique à celui du fragment pl. IX-12 (reproduit ci-dessus)



LA MADELEINE, céramique à l'ove C

Fig. 5. Explication du principe d'identification des productions de l'atelier de La Madeleine à partir d'un catalogue de référence.

conjointement. Les deux exemples des figures 5 et 6 en schématisent le processus. Chaque poinçon ou association de poinçons du décor est minutieusement comparé avec ceux répertoriés comme caractéristiques de l'atelier. La quasi-totalité des poinçons doit être parfaitement identique aux « modèles ». Si tel est le cas, comme pour le tesson de Butzbach, le décor peut être attribué à un artisan de La Madeleine.

En cas de doute, comme pour le « petit coureur à gauche » du fragment étudié par M. Vanderhoeven (fig. 6), il est nécessaire de croiser plusieurs catalogues, en l'occurrence la typologie d'Oswald et celle de Fölzer. Après vérification (symbolisée par la flèche pleine de gauche), M. Vanderhoeven retient le poinçon de Fölzer et écarte celui d'Oswald, le seul d'ailleurs attribué à l'atelier de Lezoux. Une fois ce problème résolu, il s'intéresse au motif

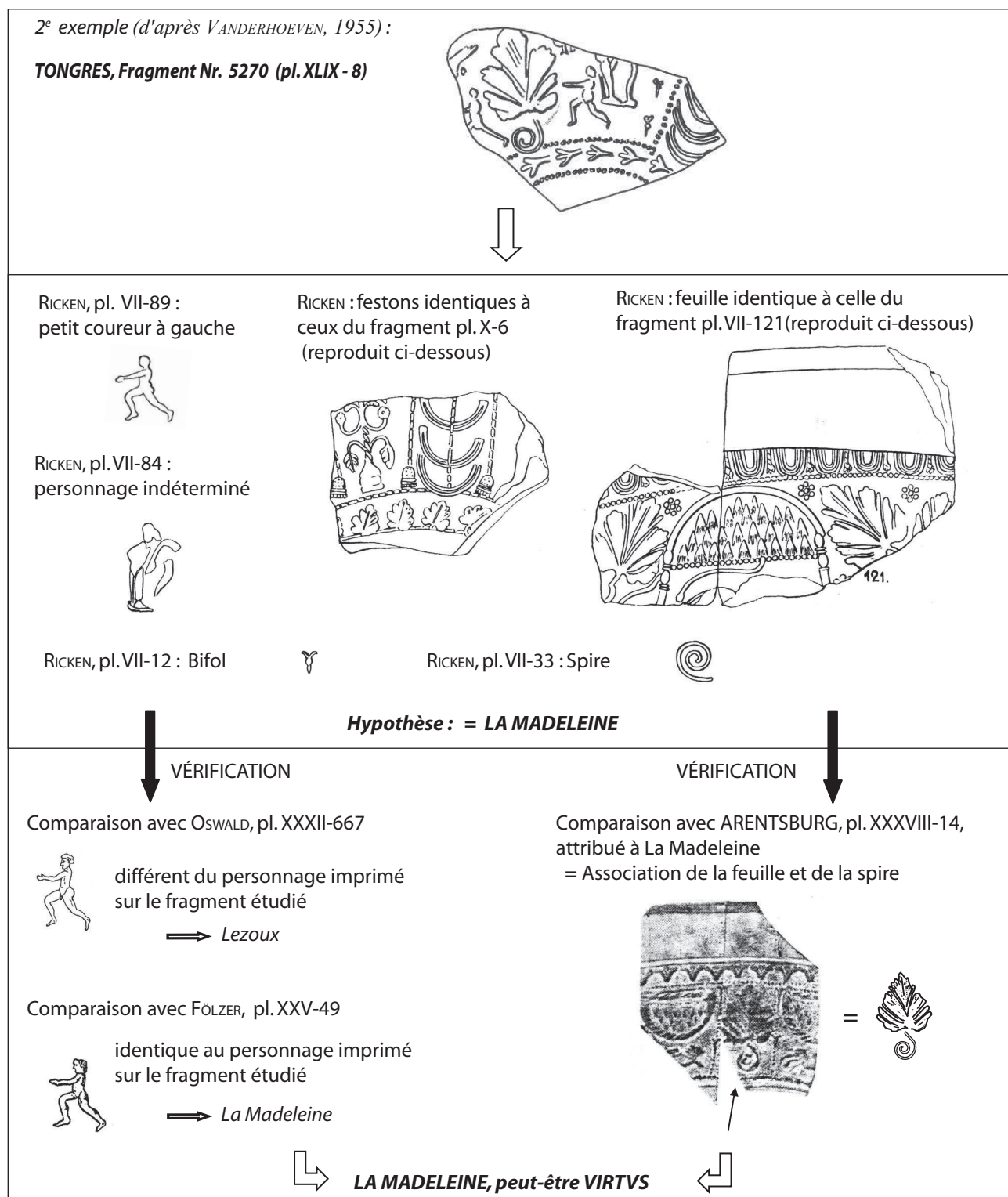


Fig. 6. Explication du principe d'identification des productions de l'atelier de La Madeleine à partir de plusieurs catalogues de référence (2).

composé d'une grande feuille et d'une spire. Les deux poinçons existent indépendamment l'un de l'autre dans la typologie de Ricken mais leur association n'y est pas mentionnée. Cette fois, la vérification est faite non plus grâce à un autre des catalogues de référence mais à l'aide d'un fragment découvert à Arentsburg et attribué à La Madeleine par J.-H. Holwerda (HOLWERDA, 1923, pl. XXXVIII et

XXXIX). Au terme de ses observations, M. Vanderhoeven attribue le tesson de Tongres à La Madeleine et va même plus loin en proposant le nom du potier. Évidemment, la démonstration n'est pas toujours aussi édifiante.

Le premier piège de cette méthode est en fait intrinsèque à la manière dont les catalogues de poinçons ont été élaborés, à commencer par le premier dressé par E. Fölzer.

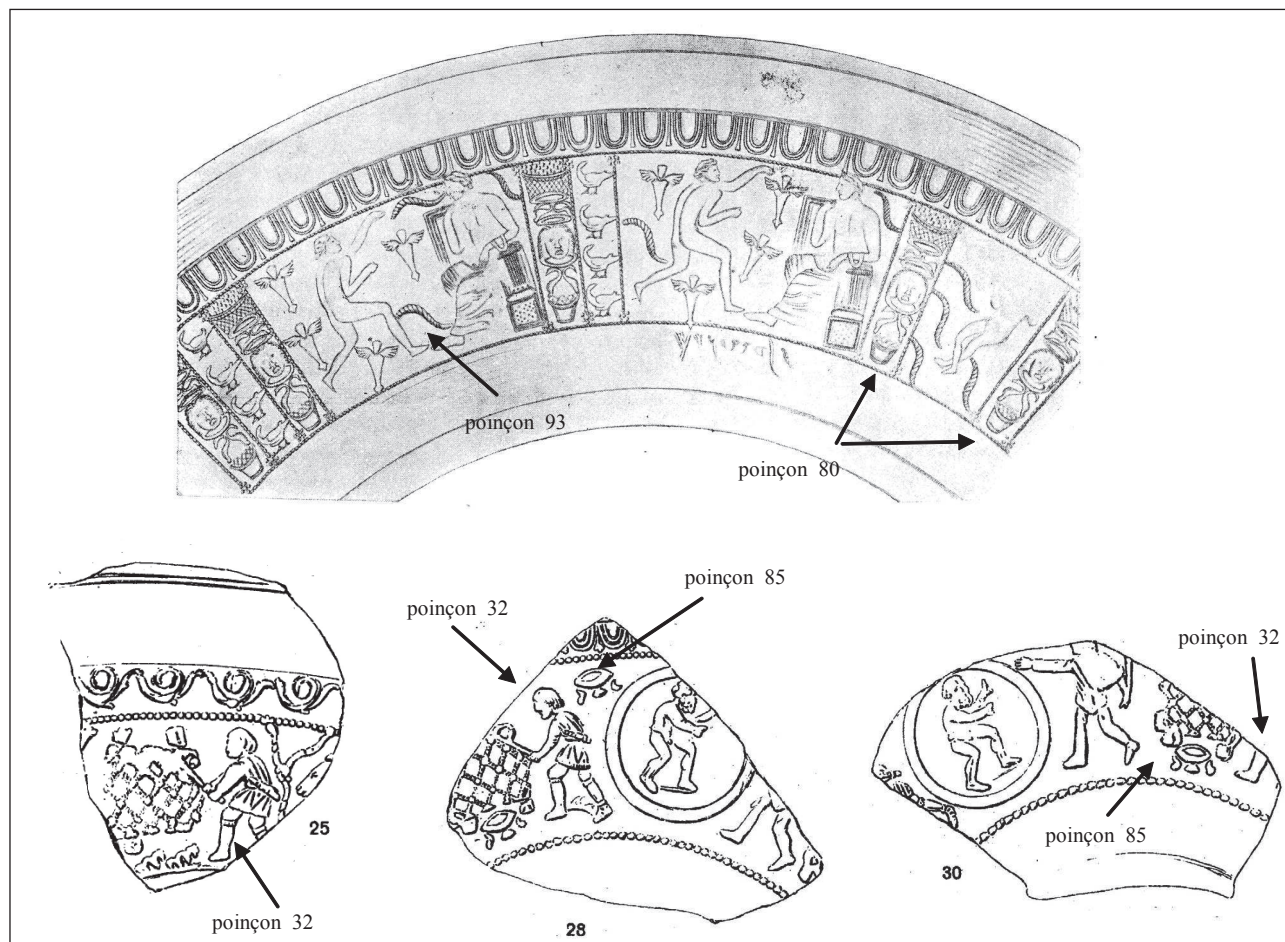


Fig. 7. Haut : fragment d'un vase Drag. 37 signé ALBILLVS F, découvert à Wiesbaden (publié dans OELMANN, 1911, dessin d'E. Ritterling). Bas : fragments de Drag. 37 d'ALBILLVS, découverts à La Madeleine (publiés dans FÖLZER, 1913, pl. I-25, 28 et 30).

Celle-ci inventorie tous les poinçons utilisés pour les décors des sigillées signées ALBILLVS ou IANVS qui sont pour elle deux potiers emblématiques de l'atelier. Pour ce faire, elle procède en quatre étapes, que nous qualifierons d'« attribution en chaîne ». Elle choisit comme point de départ un fragment signé ALBILLVS découvert à Wiesbaden et y ajoute trois tessons découverts sur le site de La Madeleine (fig. 7).

L'archéologue allemande y voit quatre poinçons caractéristiques du potier, qu'elle va rechercher dans les décors d'autres tessons, non signés, mis au jour à La Madeleine mais aussi sur d'autres fouilles, notamment les camps du *limes* germanique¹². C'est la deuxième étape (fig. 8). Elle dénombre 46 fragments. Or, sur ces pièces figurent d'autres poinçons¹³ (étape 3), qui à leur tour vont servir de référence pour l'analyse de nouveaux décors (dernière étape),

qui ne sont d'ailleurs plus forcément figuratifs comme nous le montrons sur la figure 8b. Une fois la quatrième étape terminée, il suffit de répéter les étapes 3 et 4 aussi longtemps que de nouveaux poinçons peuvent être ajoutés au catalogue. C'est aussi sur ce principe « d'attribution en chaîne » que H. Ricken propose d'ajouter des fragments d'Arentsburg¹⁴ à la liste commencée par E. Fölzer.

1.2.2. Limites de cette méthode appliquée aux sigillées de La Madeleine

La principale limite repose sur le fait que le corpus des poinçons de l'atelier de La Madeleine a été établi au début du XX^e siècle et qu'aucun complément ni rectificatif n'a été

12. FÖLZER, 1913, p. 10 : Zugmantel, Jünkerath, Trèves, Wustweiler, la Saalburg, Hedderheim, Vechten, Marienfels, Feldberg, Kapersburg, Stockstad, Niederberg, Cannstatt, Ems.

13. FÖLZER, 1913, p. 10 : « De ces vases, il résulte que, outre les motifs décoratifs déjà cités, les motifs suivants sont au plus haut point caractéristiques d'ALBILLVS » : croix grecque couchée (84), Apollon assis (cf. 469-471, Wiesbaden), athlète (25), double feuille dentelée (83), croix feuillue (65-66), demi-cercle avec guirlande (63)...

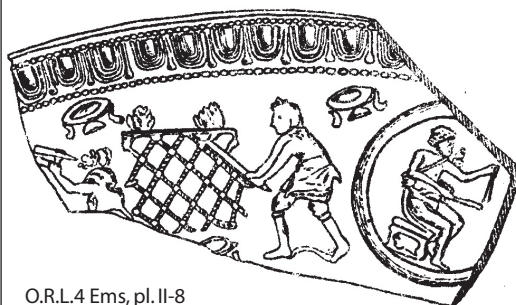
14. « On attribuera aussi à ALBILLVS les pièces suivantes : S 458 pl. 8/5 et Z 357 sans intervalles (comme Arentsburg) fig. 72,31 avec semés de fleurs 13 ; corne d'abondance 60 et amour 86 ; de même les décors aux vases 82 dans l'intervalle, tel que l'Arentsburg fig. 73/25, l'éclat Z 578 qui présente dans la métope deux chiens 10/10. [...] Ce décor est à classer avec ceux qui présentent les éléments dans un ordre géométrique : un panneau à figure unique alterne avec une arcade pl. 8/4 encadrée de candélabres SI ; un candélabre de ce type, renversé, figure dans le petit champ sous le danseur. Dans l'arcade un guerrier tenant le bouclier au-dessus de lui pl. 8/7a ; l'unique ornement de remplissage est apparenté au n° 26. » (RICKEN, 1934, p. 134).

REPRISE DE L'ÉTAPE 2 :**RECHERCHE DE FRAGMENTS PRÉSENTANT UNE OU PLUSIEURS CARACTÉRISTIQUES DES DÉCORS D'ALBILLVS**

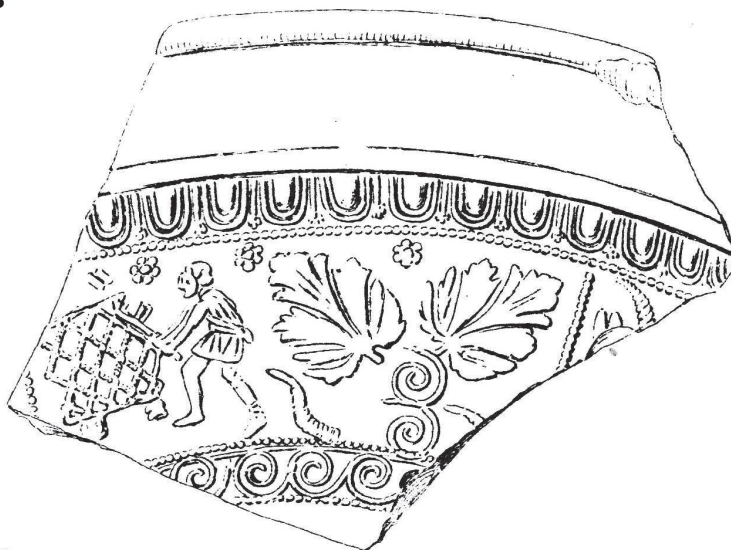
Fragments attribués à ALBILLVS sur la base de la présence des poinçons 32, 85 et/ou 93

Vechten (Musée d'Utrecht, n° 1827)
dans FÖLZER, pl. II-33

O.R.L.8 Zugmantel pl. XXIII-5



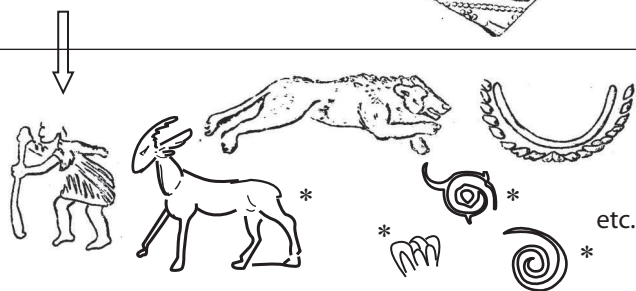
O.R.L.4 Ems, pl. II-8



La Saalburg, dans FÖLZER, pl. II-38



La Saalburg, dans FÖLZER, pl. II-32

**ÉTAPE 3 :****AJOUT DE POINÇONS AU RÉPERTOIRE D'ALBILLVS****ÉTAPE 4 :****RECHERCHE DE FRAGMENTS PRÉSENTANT LES NOUVEAUX POINÇONS AJOUTÉS AU RÉPERTOIRE**

Décors avec des motifs figurés et des motifs géométriques

La Saalburg, dans FÖLZER, pl. II-35



Décors entièrement géométriques

La Madeleine,
dans FÖLZER, pl. I-26

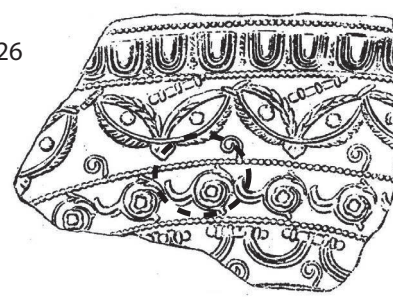


Fig. 8b. Schéma de « l'attribution en chaîne » des sigillées d'ALBILLVS, selon E. Fölzer (2) : passage de décors figurés à des décors entièrement géométriques (d'après BÉNA, 2006 ; * : dessins : I. Béna ; échelle 1/2).

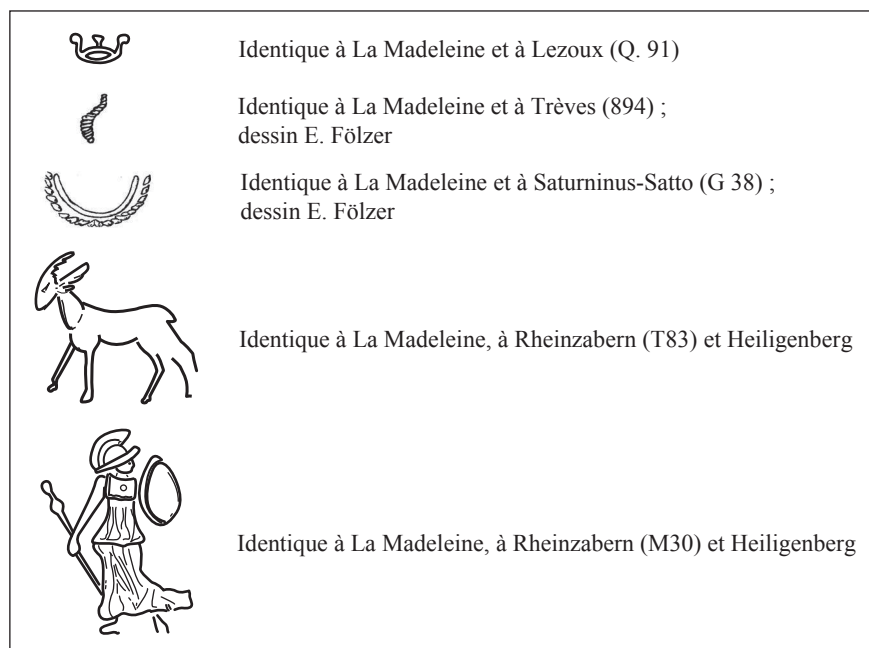


Fig. 9. Exemples de poinçons communs à La Madeleine et à d'autres ateliers (sauf indication contraire dessins tirés de BÉNA, 2002 ; échelle 1/2).

publié depuis¹⁵. Or nous devons nous rendre à l'évidence : certains poinçons présentés comme caractéristiques de La Madeleine – ou du potier ALBILVS au moment où il y travaillait pour reprendre le cas évoqué précédemment – ne sont pas propres à cet atelier. Poinçons et moules circulaient d'une officine à l'autre, sans parler de la mobilité des artisans eux-mêmes. Si l'on y ajoute la pratique fréquente du surmoulage, l'identification d'un potier par simple comparaison de quelques poinçons devient hasardeuse. Ainsi, la grande majorité des poinçons des sigillées de La Madeleine se retrouvent donc dans des compositions d'autres ateliers – et inversement (fig. 9). En fait, seuls 65 des 119 poinçons recensés par F. Oswald en 1937 pour La Madeleine sont propres à celle-ci. En outre, près d'un tiers d'entre eux a depuis été trouvé sur des décors d'autres ateliers, de Gaule de l'Est principalement (Ittenweiler, Rheinzabern, Chémery,...).

Sur ce point, l'étude de B. Oldenstein-Pferdehirt est particulièrement probante : elle a notamment démontré que le « Maître aux Grandes Figures » de Blickweiler compose ses décors à l'aide de 64 poinçons dont seulement 63 % lui sont propres. Les 37 % empruntés proviennent pour 19 % de Lezoux, 5 % de Satto à Chémery, 4 % de La Madeleine et 2 % d'Heiligenberg. Elle précise en outre qu'aucun des poinçons empruntés à La Madeleine n'est spécifique à cette officine. Dans le même article, elle poursuit sa démonstration en s'attachant plus particulièrement aux séries des productions de La Madeleine « à l'ove A1/D et A2 » pour lesquelles elle recense 114 poinçons. 70 % sont originaux et 30 % sont des emprunts (obtenus par surmoulage pour 1 % d'entre eux). La fig. 10 détaille les provenances de ces

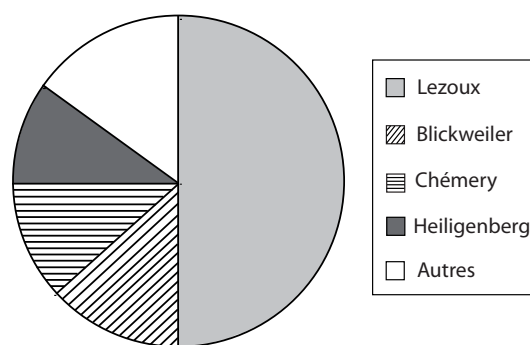


Fig. 10. Proportions respectives des différents ateliers avec lesquels les potiers de La Madeleine ont échangé des poinçons (d'après OLDENSTEIN-PFERDEHIRT, 1986).

emprunts. Pour les « productions à l'ove H/J », la proportion de poinçons personnels n'est que de 19 %¹⁶.

Pour résumer, la méthode d'analyse des décors dite « traditionnelle », fondée sur la recherche de certains poinçons ou associations de poinçons spécifiques, doit être employée avec précaution. Elle n'est efficace que si l'on fait preuve d'une grande rigueur dans le relevé des décors et si le nombre de poinçons associés est suffisant. Si celui-ci ne l'est pas, le choix des poinçons « caractéristiques » d'un potier devient trop subjectif. C'est ce point qui est délicat pour les productions décorées de La Madeleine : les fragments conservés sont souvent de petite taille et les décors analysables comportent donc un nombre trop restreint de poinçons pour que les résultats soient satisfaisants.

15. Pour le catalogue réactualisé des poinçons, cf. BÉNA, 2002. Nous tenons à préciser qu'il ne prend en compte pour l'instant que les sigillées trouvées sur le site de l'atelier et contient 491 poinçons, tous redessinés afin de corriger les imprécisions de certains relevés anciens.

16. Pour un total de 53 poinçons. OLDENSTEIN-PFERDEHIRT, 1986, p. 258.

1.3. L'IDENTIFICATION DE « GROUPES DE POTIERS » : UNE MÉTHODE PLUS FIABLE POUR ÉTUDIER LES DÉCORS

Afin de pallier le problème des emprunts et de réduire la part de subjectivité intrinsèque à l'analyse des décors sigillés, les spécialistes ont orienté leurs recherches vers l'étude d'associations non plus de poinçons mais de « critères ». Ce mode de classification, notamment en vigueur aujourd'hui pour les sigillées arvernes, est fondé sur des « configurations » (association d'une ligne d'oves et d'une ligne de sous-oves) appelées aussi « groupes de potiers », et sur les « poinçons formels », c'est-à-dire les poinçons qui structurent le décor en champs, frises, métopes... (BET, DELAGE, 1991 ; DELAGE, 1999). Pour chaque « configuration », sont établis le répertoire des motifs décoratifs ainsi que la liste des éventuelles marques épigraphiques. La confrontation des répertoires de chaque configuration permet de mettre en évidence des affinités plus ou moins fortes entre celles-ci. Il est alors possible de regrouper certaines configurations au sein de « familles de décors » dont les répertoires de poinçons sont de fait homogènes. La phase d'interprétation de ces « familles de décors » et la recherche de « styles décoratifs »¹⁷ ne commence qu'une fois la phase de travail purement classificatoire achevée.

Ce principe de « classification par association de critères » n'en est qu'à ses balbutiements pour les productions de La Madeleine. Nous avons pour l'instant inventorié vingt-deux oves – dont trois imprimées à l'envers –, treize spirales et deux feuilles qui, associées à douze lignes de sous-oves différentes, ont donné soixante-trois « configurations » possibles¹⁸. Nous avons choisi d'en présenter trois : les deux premières parce que, dans chaque cas, une pièce – estampillée – a été étudiée sans qu'il n'y ait jamais eu de comparaison avec le reste du corpus, la troisième parce que son répertoire des poinçons nous a semblé être le plus original.

Commençons par la « configuration » à laquelle appartient la pièce marquée C.C.SACRI. Ce potier n'est – pour cette graphie et en l'état actuel de la recherche – attesté qu'à La Madeleine (HARTLEY, DICKINSON, 2008, p. 144). Il s'agit de la configuration P14, caractérisée par la ligne d'oves A17 et la ligne de sous-oves R11. Malheureusement, elle ne rassemble que quatre fragments, dont les décors ne comportent qu'un nombre très réduit de poinçons dont, hormis le masque barbu, aucun n'est spécifique à P14 sans que l'on puisse pour autant établir de lien avec d'autres configurations (fig. 11)¹⁹. Par contre, la composition du décor est assez particulière : les doubles festons sont imprimés en frise ou en alternance haut/bas et encadrent un motif isolé

(masque, végétal). Dans un cas, les festons sont séparés par la même torsade que celle utilisée pour la ligne de sous-ove mais verticale (R11). Pour le quatrième tesson (CR 2 035), le style semble plus « libre » mais il est trop fragmentaire pour que nous puissions aboutir à une hypothèse solide.

Intéressons-nous à présent au second cas, à savoir la configuration ove A12 et ligne de sous-oves R01, que nous avons attribuée au groupe de décors P9, et pour laquelle nous possédons deux fragments estampillés (VIRTVS, *supra* fig. 4). Dans les deux cas, la signature est isolée dans une métope rectangulaire, juste sous la ligne de sous-oves. Les décors sont composés selon une trame identique et des motifs en grande partie communs : les motifs figurés et non figurés sont insérés dans des métopes formées par des lignes de « perles » horizontales et verticales. Sur le fragment de Langenhain, les lignes verticales sont terminées par une rosette en creux dans un disque irrégulier, imprimée sur la ligne de perles qui limite la partie inférieure du décor (SIMON, 1965, p. 100, *Abb.* 1) (fig. 4, a). Trois fragments de moules et huit tessons de vases conservés à Nancy, dont deux disjoints d'une même pièce, appartiennent sans équivoque au même groupe. Quatre présentent une composition comparable à celle des décors signés, les quatre autres une composition en frises superposées, séparées par des lignes de perles (fig. 12). La frise supérieure est systématiquement faite de festons (D042 ou D053) reliés entre eux par un astragale et à l'intérieur desquels est imprimée une petite spirale. Sur un exemplaire, le petit fauve C057 prend la place de cette dernière. À nouveau, l'état fragmentaire des tessons limite malheureusement le répertoire des poinçons (fig. 13) et nous empêche de pousser plus avant l'analyse. Néanmoins, quelques tessons – n'appartenant pas à la configuration P9 à proprement parler car ne présentant pas l'ove A12 – peuvent y être rattachés. Si la ligne d'oves a été remplacée par une frise de spirales D081²⁰, les décors s'apparentent indiscutablement à ceux que nous venons d'évoquer, tant au niveau du répertoire que de la composition, soit en métopes, soit en frises superposées délimitées par des lignes de perles (fig. 14).

Penchons-nous pour finir sur l'exemple le plus concluant. Il s'agit de trois groupes de décors anonymes qui se singularisent par l'emploi d'oves très particuliers en forme de W, sans bâtonnets (oves A19, A20 et A21 illustrés par la fig. 15) et d'un bandeau simple comme ligne de sous-oves. Ils regroupent pour l'instant 43 fragments. Notons que les oves A19 pourraient aussi être des oves A20 mal imprimés.

Ces trois (ou deux) configurations appartiennent indiscutablement à la même « famille de décors ». Elles utilisent en effet un répertoire de poinçons identique et en grande partie inédit, comme en témoigne le « petit cheval de La Madeleine », et surtout les mêmes poinçons formels. Les motifs figurés sont presque systématiquement placés dans des médaillons ou des festons, lesquels sont organisés en frise et accolés ou liés entre eux par l'intermédiaire d'un

17. Les styles décoratifs désignent « la réunion des décors ayant de fortes affinités entre eux, partageant des marques épigraphiques ainsi qu'un corpus de motifs décoratifs ou poinçons dont plusieurs leur sont spécifiques » (DELAGE, 1999, p. 336).

18. Elles sont classées de P-1 à P-27. Lorsqu'une ligne d'oves est associée à plusieurs lignes de sous-oves, le code P est décliné autant de fois que nécessaire (ex. l'ove A16 est associé à sept lignes de sous-oves : les groupes de potiers sont numérotés P2-1 à P2-7).

19. Les moulages reproduits ici, ainsi que dans les figures suivantes, ont tous été réalisés à partir de vases (et non de moules).

20. Dans nos travaux précédents, nous avons regroupé sous l'appellation P20-1 tous les fragments associant cette spirale en frise supérieure et la roulette de perles R01.

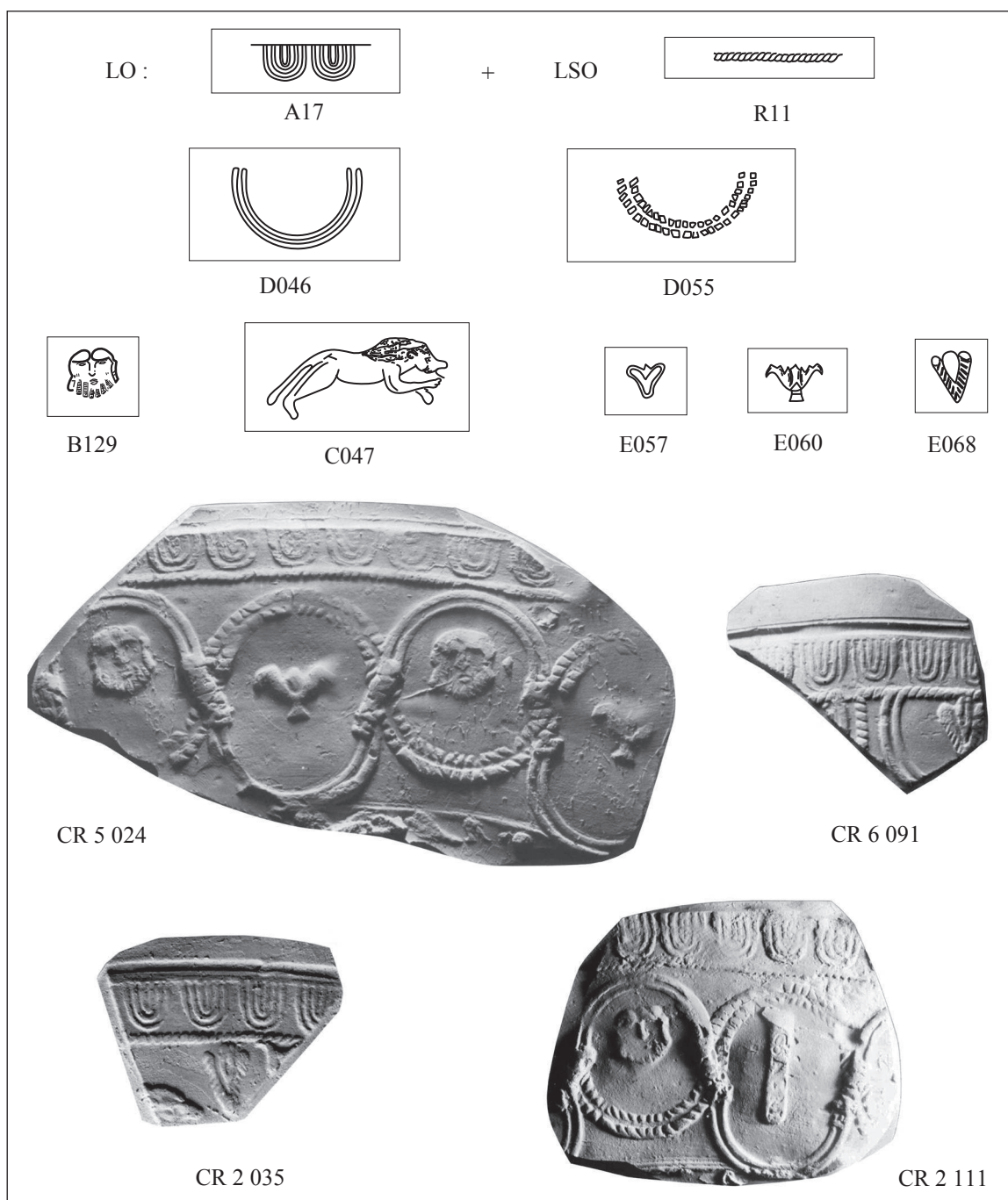


Fig. 11. Répertoire de poinçons de la configuration P14 de La Madeleine (ove A17)
(d'après BÉNA, 2002 ; photos des moulages F. Beck, inédites).

petit médaillon (D016), d'un motif végétal schématisé (D006) ou d'une petite figure (le fauve C060 par exemple). Ce groupe de potiers a également produit, à partir des médaillons D16, D16b, D22 et D23, des compositions entièrement géométriques aisément reconnaissables : elles consistent soit en une frise de grands médaillons (D022 ou D023) dans lesquels est plus ou moins centré un médaillon plus petit (D016), soit en une juxtaposition de « colonnes de petits médaillons entrelacés » (fig. 16). Par conséquent,

toute pièce trouvée sur un site de consommation et présentant les caractéristiques stylistiques P6 peut être attribuée sans hésitation à l'atelier de La Madeleine.

En somme, il est possible d'obtenir des données cohérentes par le biais de cette méthode d'identification par « association de critères ». Cependant, le fait que les échantillons soient restreints rend très délicate la comparaison des décors de plusieurs configurations. Si des affinités apparaissent, l'établissement de « styles décoratifs »



Fig. 12. Exemples de décors de la configuration P9 (VIRTUS) de La Madeleine (ove A12); échelle 1/2 (d'après BÉNA, 2002; photo du moule I. Béna; photos des moulages F. Beck).

reste ainsi à l'état d'ébauche, d'autant plus que, comme l'a souligné R. Delage, « les marques épigraphiques ont un rôle essentiel pour susciter les orientations de l'étude, pour confronter des prises de position et vérifier, lors de l'analyse classificatoire, la cohérence des regroupements de décors, puis ensuite contribuer à dresser l'histoire d'un groupe de production ou plus modestement l'évolution d'un style décoratif » (DELAGE, 1999, p. 327). Or ces marques sur Drag. 37 font cruellement défaut pour les fragments de La Madeleine conservés à Nancy (Musée historique lorrain) et à Metz (Base Inrap).

Qu'ils soient fondés sur les signatures ou les décors, tous les procédés évoqués gardent une part de subjectivité.

Seules des analyses chimiques et minéralogiques des pâtes permettent d'attribuer de manière incontestable un fragment à un atelier donné. C'est pourquoi nous proposons de clore ce travail par la « carte d'identité » des sigillées de La Madeleine.

II. « CARTE D'IDENTITÉ » DES PÂTES SIGILLÉES DE LA MADELEINE

Les productions sigillées de La Madeleine présentent une pâte de couleur brun orangé recouverte d'un vernis grésé plus foncé. Les pâtes se caractérisent par une matrice fine, soigneusement apprêtée, parfois striée, et des inclu-

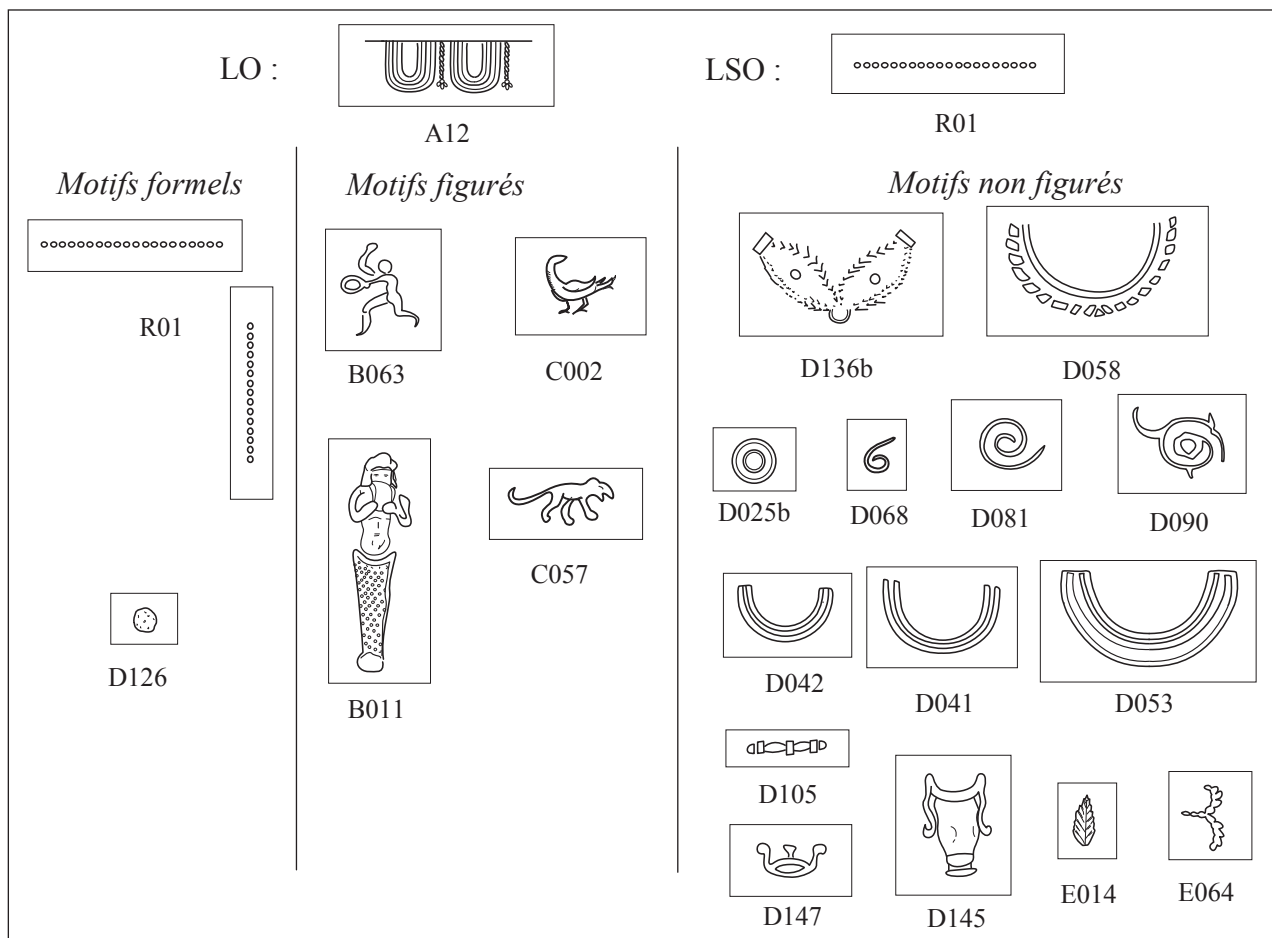


Fig. 13. Répertoire de poinçons de la configuration P9 (VIRTVS) de La Madeleine (ove A12) (d'après BÉNA, 2002 ; échelle 1/2).

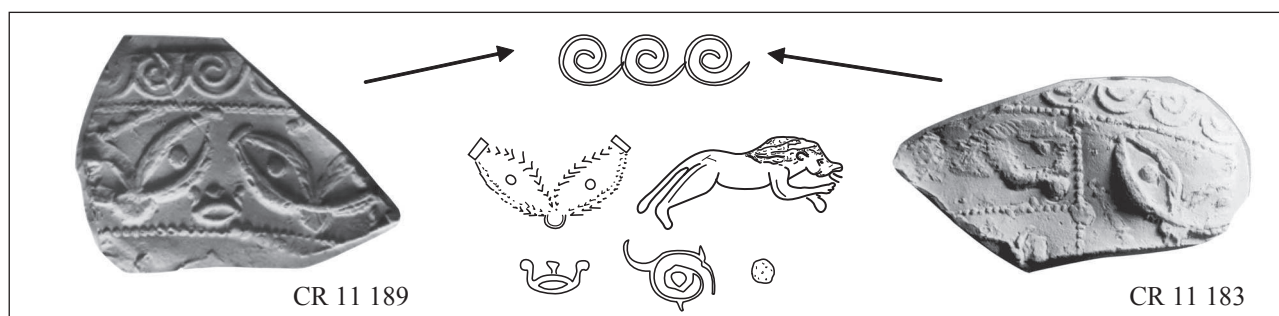


Fig. 14. Exemples de décors de la configuration P20-1 pouvant appartenir à la même « famille de décors » (d'après BÉNA, 2002 ; dessins I. Béna ; photos des moulages F. Beck).

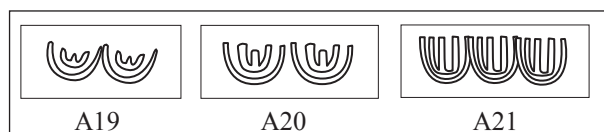


Fig. 15. Oves spécifiques au groupe de potiers P6a, P6b et P6c de La Madeleine (d'après BÉNA, 2002 et 2006 ; échelle 1/2).

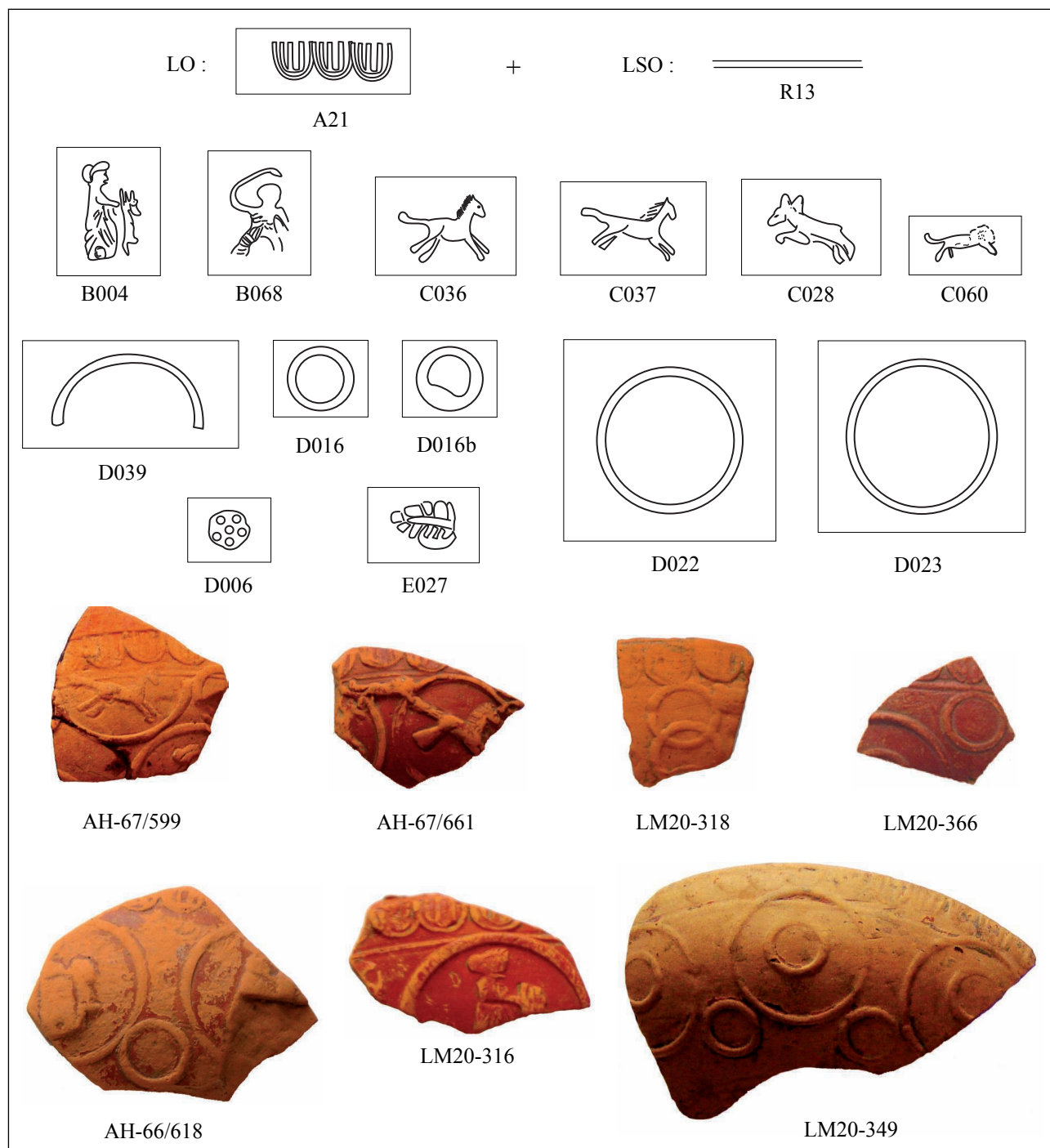


Fig. 16. Répertoire de poinçons et exemples de décors de la configuration P6c de La Madeleine (d'après BÉNA, 2002 ; dessins et photos I. Béna).

sions bien triées, d'une taille inférieure à 0,1 mm, visibles à l'œil nu²¹. Les grains de calcite y sont très abondants et régulièrement répartis dans la pâte alors que les grains d'oxyde de fer sont moins nombreux et plus dispersés, à l'instar des grains de mica. Il est intéressant de souligner la présence de foraminifères – ou de vides que l'on peut

interpréter comme des logements de foraminifères. Notons en outre la présence, dans les pièces de grande taille et en particulier dans les pâtes des mortiers, de boulettes d'argile de dimensions plus importantes. Quelques gros grains de quartz peuvent aussi dépasser le demi-millimètre, comme sur le fragment de la figure 17a. Enfin, si les inclusions sont plus difficiles à distinguer sur les échantillons de pâte beige et surtout orangée, elles n'en demeurent pas moins similaires à celles observées sur les pâtes plus rouges. Rappelons que la couleur, de la pâte comme de l'engobe, n'est pas en

21. Nous préconisons l'utilisation d'une loupe au grossissement 6x minimum ou d'une loupe binoculaire s'il y en a une à disposition.

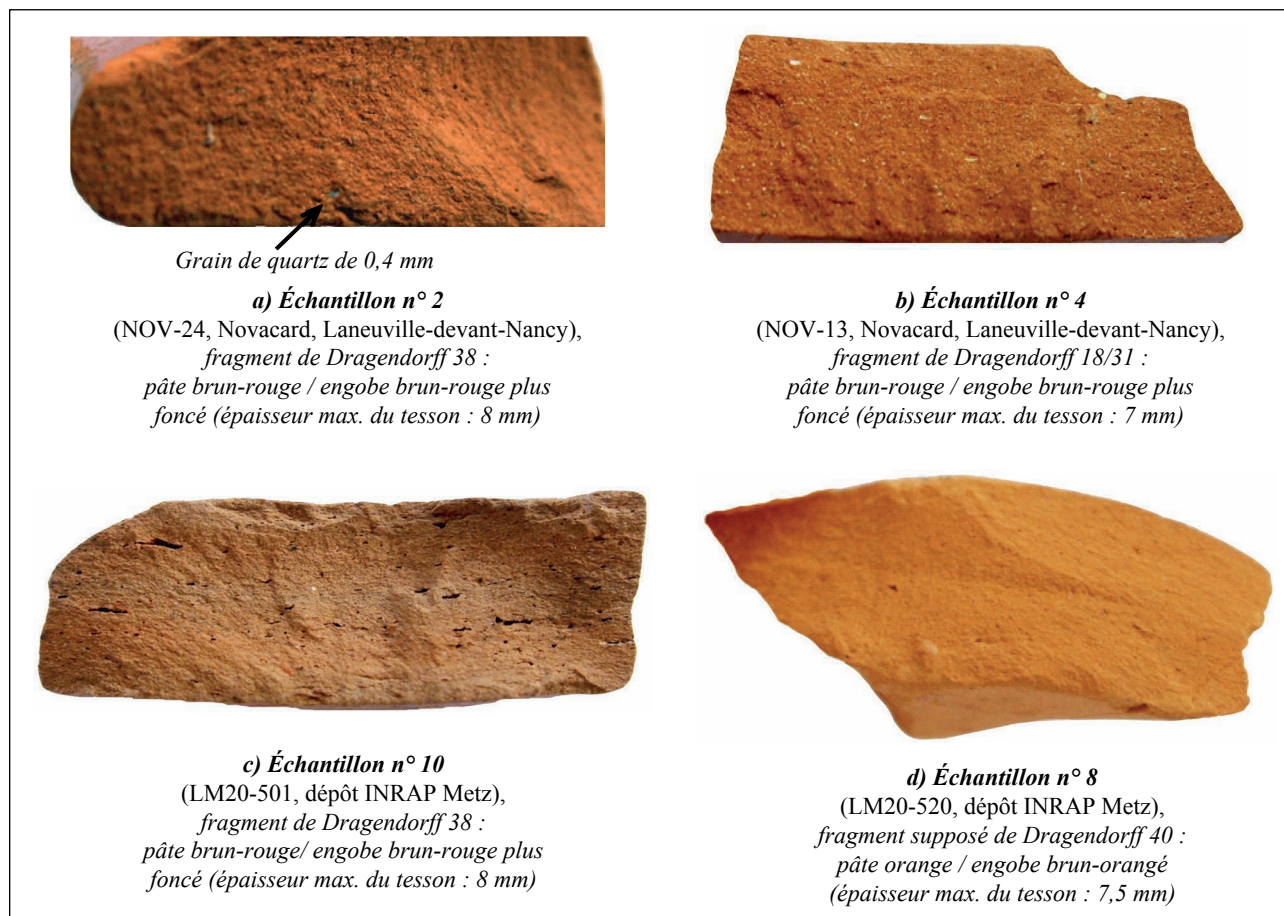


Fig. 17. Sections en cassure fraîche de quatre échantillons des sigillées de La Madeleine (d'après BÉNA, 2006 ; photo I. Béna).

soi un critère pertinent pour identifier un atelier, ni même une phase de production. Des différences de température de cuisson, de conditions de conservation, de préparation de l'argile peuvent en effet rendre la sigillée plus ou moins orangée, voire beige lorsqu'elle n'a pas été assez cuite (figures 17c et 17d).

Ces données concordent avec les conclusions publiées dans les catalogues de références (TOMBER, DORE, 1998, p. 37-41²²; BRULET *et alii*, 2010, p. 149-152). R. Tomber et J. Dore expliquent qu'« un large éventail de variations peut être vu dans les productions de La Madeleine, mais toutes sont fines avec des inclusions bien triées (< 0,1 mm) ». Dans les échantillons qu'ils ont analysés, les « variations » concernent en particulier les micas, qui peuvent être dorés ou argentés, et la taille des inclusions de quartz (jusqu'à 0,2 mm) ou celle des boulettes d'argile rouge (jusqu'à 1,2 mm). F. Vilvorder précise quant à elle que les pâtes contiennent 5 à 10 % de quartz incolores, environ 1 % de

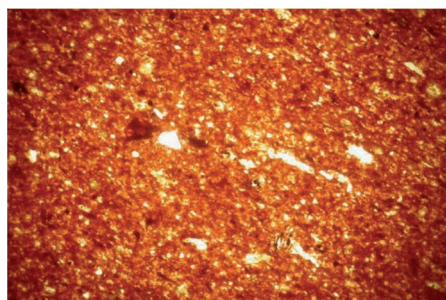
micas blancs et d'oxydes de fer de couleur brun rouille et, « à titre variable », de l'argilite blanc.

Il est impératif d'être rigoureux lors de l'observation macroscopique car il est facile de confondre des fragments de La Madeleine avec des productions de Heiligenberg ou des sigillées de « fabrique 2 » de Trèves. Si on retrouve dans ces dernières une matrice fine « parsemée de points de chaux », les proportions des différents composants (quartz, oxydes de fer et micas blancs) diffèrent : par exemple, on note 5 à 10 % de quartz dans les pâtes de La Madeleine contre seulement 3 % dans les fragments trévires (BRULET *et alii*, 2010, p. 194-195 ; p. 149). De même, dans les sigillées de Heiligenberg, on peut observer de nombreux grains rouges riches en fer, composants absents des pâtes de La Madeleine (TOMBER, DORE, p. 37). Enfin, il peut également y avoir de gros grains de quartz dans les pâtes de Rheinzabern mais la calcite n'est pas majoritaire dans la matrice, comme c'est le cas pour l'atelier qui nous occupe²³.

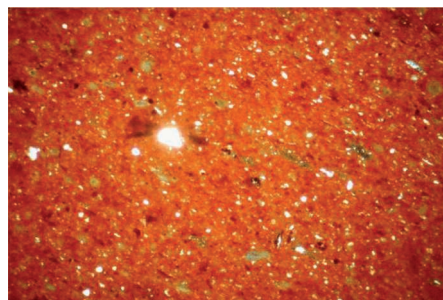
Si le doute persiste, l'observation au microscope électronique devrait permettre de trancher. On axera alors l'examen sur la recherche de foraminifères, des microfossiles spécifiques aux pâtes de La Madeleine. Les

22. p. 38 : Les échantillons proviennent de quatre formes lisses signées AMABILIS, FESTVS, MONTANVS et SABELLVVS, conservées au British Museum (Department of Prehistoric and Romano-British Antiquities). Ils sont de couleur brun-rouge (code 10R 5/8 du *Munsell Soil Color Charts*) et leur « fin revêtement brillant et plus foncé » (code 10R 4/8), dur et « savonneux au toucher » (traduction I. Rognant-Béna).

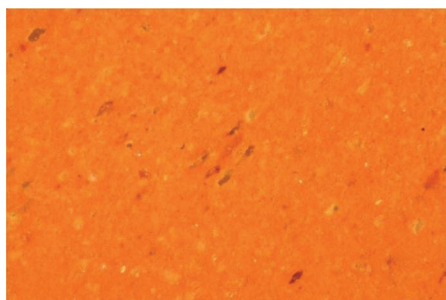
23. TOMBER, DORE 1998, p. 37-41. Malheureusement, ni les pâtes de Metz ni celles de Haute-Yutz ne sont analysées dans cet ouvrage.



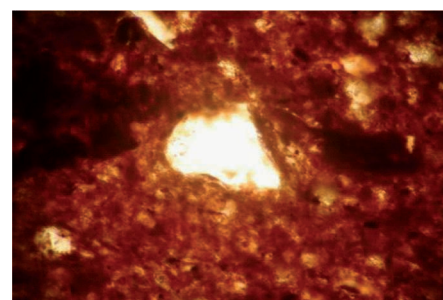
N° 1 : Vue générale des constituants
et de l'orientation de la texture
(40x ; lumière naturelle)



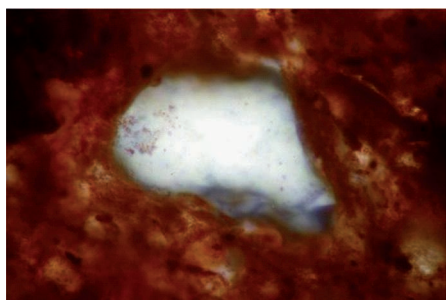
N° 2 : Vue générale des constituants
et de l'orientation de la texture
(40x ; lumière polarisée)



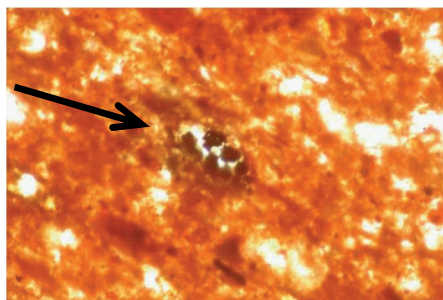
N° 3 : Aspect général de la texture
(40x ; lumière réfléchiée)



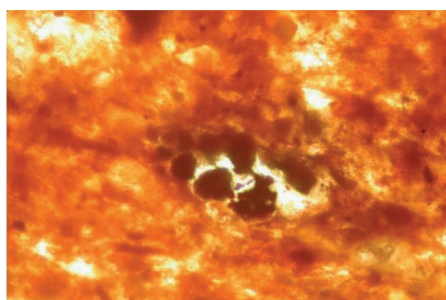
N° 4 : Cristal de quartz au centre
(200x ; lumière naturelle)



N° 5 : *Idem* N° 4.
Inclusions et golfes de corrosion visibles
(400x ; lumière polarisée)



N° 6 : Foraminifère du genre *Textularia*.
Coupe sagittale.
Remplissage des loges par une matière opaque
(200x ; lumière polarisée + compensateur 147 mm)



N° 7 : *Idem*
(400x ; lumière polarisée)



N° 8 : Foraminifère de l'Hétangien de Fremestrof,
prob. du genre *Nodosaria*. Contrairement au
genre *Textularia*, les loges sont opposées et non alternes
(200x ; lumière polarisée). Cliché B. Gangloff

Fig. 18. Photographies de la lame mince de l'échantillon n° 3 f (sauf mention contraire, clichés de P. Gangloff).

	Composants	SiO ₂	Al ₂ O ₃	Fe ₂ O ₃	TiO ₂	CaO	MgO	NaO ₂	K ₂ O	MnO	P ₂ O ₅
Échantillons étudiés par M.-P. Koenig	CR 07	60,33	21,37	6,87	1,09	4,41	2,12	0,61	2,84	0,078	0,28
	CR 6	59,72	21,68	6,96	1,11	4,56	2,11	0,65	2,85	0,075	0,28
	CR 9	59,75	21,32	7,03	1,09	4,88	2,1	0,67	2,84	0,076	0,26
	CR 4-01	60,49	21,18	6,88	1,09	4,4	2,1	0,67	2,83	0,076	0,27
	CR 4-14	59,5	21,19	6,74	1,09	5,43	2,15	0,67	2,85	0,083	0,29
	CR 9-117	60,29	21,29	7,01	1,11	4,26	2,12	0,66	2,89	0,08	0,31
	Valeur moyenne	60,01	21,34	6,92	1,1	4,66	2,12	0,66	2,85	0,078	0,28
	Écarts-types	0,41	0,18	0,11	0,01	0,43	0,02	0,02	0,02	0,003	0,02
Échantillons étudiés par M. Picon	Valeur moyenne	59,7	22,4	6,84	1,10	4,67	2,37	/	2,89	0,081	/
	Écarts-types	1,5	0,6	0,27	0,03	1,70	0,22	/	0,08	0,008	/

Fig. 19. Analyses chimiques de deux séries d'échantillons de sigillée de l'atelier de La Madeleine (6 échantillons pour la première et 21 pour la seconde) (d'après BÉNA, 2004 et PICON, texte inédit).

premiers à avoir publié cette information sont R. Tomber et J. Dore (TOMBER, DORE, 1998). Les chercheurs britanniques interprètent en effet les trous visibles dans la matrice comme des logements de foraminifères (même si aucun exemplaire de ce fossile n'est visible sur la section qu'ils ont étudiée au microscope électronique). Afin de vérifier cette hypothèse, nous avons fait réaliser des lames minces²⁴. Les conclusions qui suivent ont été rédigées en collaboration avec P. et B. Gangloff²⁵. Les pâtes de La Madeleine présentent une matrice holocristalline, fluidale (fig. 18 n°s 1, 2 et 3)²⁶. La part siliceuse pure (SiO₂) comprend des cristaux de quartz (provenant sans doute de la fraction de sable constitutive de la céramique), de la tridymite et des cristobalites. À fort agrandissement (400x et 1000x), les cristaux de kaolinite se présentent sous deux aspects : d'une part sous forme de petites paillettes pseudo-hexagonales d'environ 15 nm, incolores et transparentes en lumière naturelle, d'autre part en réseaux souvent sous forme de chapelets vermiculaires droits ou courbes, contenant une forte proportion de fer (fig. 18, n° 6, indiqué par la flèche). On trouve également quelques cristaux de micas blancs (muscovites) aciculaires mais pas de micas noirs²⁷. Certains échantillons qui s'apparentent par leur forme à des micas noirs pourraient être de la kaolinite,

pseudomorphosant de la biotite provenant des roches-mères. Enfin, les microfossiles, surtout des foraminifères, sont abondants (fig. 18, n°s 1-3 et 6-8). Ils apparaissent en blanc ou gris clair à la loupe. Leur matière constitutive disparaît souvent lors de la fabrication de la lame mince – ou lors des cassures – et il ne reste alors plus qu'une cavité ayant plus ou moins les contours du fossile. Ces microfossiles sont la preuve que le sable utilisé comme dégraissant était puisé dans les alluvions de la Meurthe qui, rappelons-le, coule à quelques centaines de mètres du lieu supposé de l'atelier. Or celle-ci traverse les couches du Jurassique inférieur (Hettangien), dans la zone de prélèvement présumée. Ces roches, marnes et calcaires, sont riches en fossiles et microfossiles. La comparaison entre les spécimens inclus dans la poterie et les microfossiles de l'Hettangien (fig. 18, n° 8) prélevés en Lorraine montre des similitudes mais la taille moyenne des premiers est bien inférieure, suggérant un tri granulométrique du dégraissant avant usage. Bien que la cuisson ait altéré les structures fines des microfossiles, ceux-ci peuvent parfois être déterminés avec une certaine précision comme celui de la fig. 18, n°s 6 et 7, un foraminifère du genre *Textularia*.

Enfin, cette « carte d'identité » des pâtes sigillées de La Madeleine ne serait pas complète sans une description de leurs caractéristiques chimiques (fig. 19). Nous retiendrons des analyses réalisées par M.-P. Koenig (Inrap) et M. Picon²⁸ que les pâtes sigillées de La Madeleine sont des pâtes calcaires et sont en cela conformes aux normes des sigillées cuites en mode C. Le taux de chaux, sans atteindre les proportions rencontrées dans la moitié sud de la Gaule, est l'un des plus élevés de la Gaule orientale. Il en est de même pour l'alumine, ce qui les rapproche des produc-

24. Les lames minces fabriquées par A. France-Lanord en 1936 ont disparu, de même que les commentaires qui en avaient été faits. Pour le protocole de choix des échantillons, cf. BÉNA, 2006 p. 57 sq.

25. P. Gangloff est géologue à la retraite et B. Gangloff est professeur certifié de Sciences de la Vie et de la Terre, à la retraite depuis 2007.

26. F. Vilvorder précise que la structure fluidale est « marquée par l'alignement des micas » et que « les inclusions représentent 12 à 17 % de la matrice » (dont 8 à 9 % de quartz). Elle constate enfin la présence « plus exceptionnelle » de boules d'argile, « de forme arrondie et de taille inférieure à 150 µm, qui peuvent représenter dans certains tessons jusqu'à 7 % de la matrice » (BRULET *et alii*, 2010, p. 149-150).

27. Nos conclusions et celles de R. Tomber divergent sur ce point.

28. Nous remercions M.-P. Koenig et M. Picon de nous avoir transmis leurs données inédites et de nous avoir permis de les reproduire ici.

tions sigillées de Metz et de Haute-Yutz. Si le pourcentage d'hématite est dans la moyenne habituelle (aux alentours de 6,5-7 %), le taux de potasse est particulièrement faible. En outre, les productions de La Madeleine sont caractérisées par un fort taux de soude, plutôt inhabituel pour des productions de l'Est de la Gaule.

CONCLUSION

Parvenus au terme de ce bilan critique sur l'identification des céramiques sigillées de La Madeleine, nous pensons avoir comblé, en partie du moins, le retard accusé par cette officine vis à vis des ateliers concurrents pour lesquels nous disposons depuis un certain temps déjà d'études plus

rigoureuses. Nous retiendrons que les diverses méthodes présentées sont opérantes mais qu'elles n'ont pas toujours été utilisées avec toute la rigueur et le recul nécessaires.

La reprise de l'étude des décors, par le biais de la classification par association de critères, permettra de rectifier les éventuelles erreurs publiées dans la bibliographie ancienne et d'avoir une vue d'ensemble de la production moulée. Le catalogue des poinçons – et le corpus décoratif par configuration – pourraient faire l'objet d'une publication future et pourraient servir de base à une révision globale des identifications des sigillées découvertes dans les sites de consommation, en priorité des camps du *limes* rhénan – d'autant plus que les caractéristiques minéralogiques et chimiques des pâtes sont maintenant bien connues.

Bibliographie

- BEMMANN H., 1984, «Terra Sigillata aus Abfallschichten des Bonner Legionslagers», *Beiträge zur Archäologie des Römischen Rheinlands*, 4, p. 109-162 et pl. 47, 48, 50 et 51 (*Rheinische Ausgrabungen*, 23).
- BÉNA I., 2002, *Les céramiques sigillées de l'atelier de La Madeleine à Laneuville-devant-Nancy (54)*, Mémoire de Maîtrise soutenu à l'Université Marc Bloch, Strasbourg, 2 vol.
- BÉNA I., 2004, «Laneuville-devant-Nancy», in: HAMM G. dir., *La Meurthe-et-Moselle*, Paris, Acad. des Inscriptions et Belles-Lettres, p. 255-260 (*Carte archéologique de la Gaule*, 54).
- BÉNA I., 2006, *La diffusion des productions sigillées de l'atelier de La Madeleine (Laneuville-devant-Nancy, Meurthe-et-Moselle): un bilan critique*, Mémoire de Master 2^e année soutenu à l'Université Marc Bloch, Strasbourg.
- BET Ph., DELAGE R., 1991, «Introduction à l'étude des marques sur sigillée moulée de Lezoux», in: *Actes du congrès de la SFECAG, Cognac, 8-11 mai 1991*, p. 193-227.
- BILLORET R., 1968, «Informations archéologiques, circonscription de la Lorraine, Laneuville-devant-Nancy et La Madeleine», *Gallia*, t. 36, p. 376, fig. 6-7.
- BIRD J., 1993, «3rd-century samian ware in Britain», *Journal of Roman pottery studies*, t. 6, p. 1-14.
- BLASZKIEWICZ P., JIGAN C., 1989, «Importations de sigillées estampillées en Normandie», in: *Actes du congrès de la SFECAG, Lezoux, 4-7 mai 1989*, p. 209-222.
- BRULET R., VILVORDER F., DELAGE R., 2010, *La céramique romaine en Gaule du nord: dictionnaire des céramiques. La vaisselle à large diffusion*, Turnhout, Brepols, 464 p.
- BURNAND Y., 1990, *Histoire de la Lorraine: les temps anciens 2. De César à Clovis*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 264 p.
- CHENET G., GAUDRON G., 1955, *La céramique sigillée d'Argonne des II^e et III^e siècles*, Paris, éd. du CNRS, 249 p. (6^{ème} suppl. à *Gallia*).
- DÉCHELETTE J., 1904, *Les vases céramiques ornés de la Gaule romaine*, t. 1, Paris, éd. A. Picard, 308 p.
- DELAGE R., 1999, «Réflexion sur la classification des décors sur sigillées du centre de la Gaule des II^e et III^e siècles: le rôle des marques épigraphiques et des différents critères d'analyse», in: *Actes du congrès de la SFECAG, Fribourg, 13-16 mai 1999*, p. 311-337.
- DEMAROLLE J.-M., 1997, «Laneuville-devant-Nancy, La Madeleine», in: MASSY J.-L. dir., *Les agglomérations secondaires de la Lorraine romaine*, Paris, Les Belles-Lettres, p. 197-205 (*Annales littéraires de l'Université de Franche-Comté*, 647).
- DRAGENDORFF H., 1895, «Terra Sigillata», *Bonner Jahrbücher*, p. 135, fig. 23.
- DREXEL F., 1910, *Das Kastell Stockstadt*, Heildelberg, O. Petters Verlag, 21 p. (*Der Obergermanisch-raetische Limes des Römerreiches*, 33).
- FÖLZER E., 1913, *Die Bilderschüsseln der ostgallischen Sigillata-Manufakturen*, Bonn, A. Marcus und E. Webers Verlag, 87 p., 33 p. de pl.
- FORRER R., 1911, *Die römischen Terrasigillata-Töpfereien von Heiligenberg-Dinsheim und Ittenweiler im Elsass*, Stuttgart, W. Kohlhammer, 242 p., 40 p. de pl.
- FRANCE-LANORD A., BECK F., 1986, «La Madeleine», in: BÉMONT C., JACOB J.-P. dir., *La terre sigillée gallo-romaine, lieux de production du Haut-Empire: implantations, produits*, Paris, éd. de la Maison des Sciences de l'Homme, p. 244-247 (*Documents d'Archéologie Française*, 6).
- FREY M., 1993, *Die Römische Terra-Sigillata-Stempel aus Trier*, Trier, Rheinisches Landesmuseum, 113 p., 17 p. de pl. (*Trierer Zeitschrift für Geschichte und Kunst des Trierer Landes und seiner Nachbargebiete*, Beihefte 15).
- GEORGES-LEROY M., LAVERGNE D., 1994, *La Neuveville-devant-Nancy 'La Madeleine'*, D.F.S. de sauvetage urgent 21/09/1993, Metz, SRA Lorraine.
- GOURY G., 1939, «L'atelier de céramique gallo-romaine de La Madeleine, Laneuville-devant-Nancy», *Revue des Études Anciennes*, t. 41, fasc. 4, p. 329-338.
- HAALBOS J. K., 1977, *Zwammerdam-Nigrum Pullum: ein Auxiliarkastell am nidergermanischen Limes*, Amsterdam, éd. W. Glasbergen, 319 p., 82 p. de pl. (*Cingula*, 3).
- HARTLEY B. R., DICKINSON B. M., 2008-2009, *Names on Terra Sigillata: an index of Makers'tamps & signatures on gallo-roman Terra Sigillata (Samian Ware)*, Londres, University of London, 6 vol. parus.
- HOLWERDA J.-H., 1923, *Arensburg: een romeinsch militair Vlootstation bij Voorburg*, Leiden, E.J. Brill, 165 p., 70 pl.

- HULD-ZETSCHKE I., 1997, « Antike Töpfer-Verträge als Erklärung für Sigillatastempel-Varianten », *Trierer Zeitschrift für Geschichte und Kunst des Trierer Landes und seiner Nachbargebiete*, t. 60, p. 33-41.
- KAPFF, 1907, *Das Kastell Cannstatt*, Heidelberg, O. Petters Verlag, 21 p. (*Der Obergermanisch-raetische Limes des Römerreiches*, 59).
- LUDOWICI W., 1912, *Römische Ziegel-Gräber. Katalog IV meiner Ausgrabungen in Rheinabern, 1908-1912: Stempel-Namen, Stempel-Bilder, Urnen-Gräber*, Munich, Rieger, 248 p.
- LUTZ M., 1986, « Les ateliers de l'Est de la France; la période de plein fonctionnement », in: BÉMONT C., JACOB J.-P. dir., *La terre sigillée gallo-romaine, lieux de production du Haut-Empire: implantations, produits*, Paris, éd. de la Maison des Sciences de l'Homme, p. 179-181. (*Documents d'Archéologie Française*, 6).
- MACHIN C., 1993, *L'atelier de production de sigillée de La Madeleine à Laneuveville-devant-Nancy*, Mémoire de D.E.A soutenu à l'Université de Nancy II.
- MÜLLER G., 1962, *Untersuchungen am Kastel Butzbach*, Berlin, Gebr. Mann Verlag, 64 p., 30 pl. (*Limesforschungen*, 2).
- OELMANN F., 1911, « Sigillatamanufakturen in La Madeleine bei Nancy », *Römischgermanisches Korrespondenzblatt*, 1911, p. 90-93.
- OLDENSTEIN-PFERDEHIRT B., 1986, « Recherches sur l'origine des répertoires de poinçons utilisés en Gaule de l'Est et en Germanie supérieure », in: BÉMONT C., JACOB J.-P. dir., *La terre sigillée gallo-romaine, lieux de production du Haut-Empire: implantations, produits*, Paris, éd. de la maison des Sciences de l'Homme, p. 257-260 (*Documents d'Archéologie Française*, 6).
- OSWALD F., 1931, *Index of potters' stamps on Terra Sigillata*, Margidunum, East Bridgford, 428 p.
- OSWALD F., 1937, *Index of figure-types on Terra Sigillata*, Liverpool, University Press of Liverpool, 154 p., 91 p. de pl.
- OSWALD F., 1983, *Index des estampilles sur sigillée*, Avignon, Sites, XXI-428 p. (*SITES*, hors-série n° 21).
- OSWALD F., PRYCE T.-D., 1920, *An introduction to the study of terra sigillata*, Londres, Longmans, Green & Co ed., 286 p., 85 p. de pl.
- PICON M., 2002, « Les modes de cuisson, les pâtes et les vernis de La Graufesenque: une mise au point », in: GENIN M., VERNHET A. dir., *Céramiques de La Graufesenque et autres productions d'époque romaine: nouvelles recherches, Hommage à Bettina Hoffmann*, Montagnac, éd. M. Mergoïl, p. 139-163 (*Archéologie et histoire romaine*, 7).
- POINSIGNON V., 1984, *Les villas gallo-romaines en Alsace et en Lorraine*, Mémoire de Maîtrise soutenu à l'Université Marc Bloch, Strasbourg, 2 vol.
- RICKEN H., 1934, « Die Bilderschüsseln des Kastelle Saalburg und Zugmantel », I, *Saalburg-Jahrbuch*, t. 8, p. 133-160 et pl. VII-XI.
- SCHÖNBERGER H., 1970, « Die Namenstempel auf glatter Sigillata aus dem Erdkastell der Saalburg », *Saalburg Jahrbuch*, t. 27, p. 21.
- SIMON H.-G., 1965, « Ein Bilderschüssel aus La Madeleine mit Namenstempel », *Bericht des Saalburgmuseums, Saalburg Jahrbuch*, t. 22, p. 100.
- TOMBER R., DORE J., 1998, *The National Roman fabric reference collection*, Londres, Museum of London Archeology Service, 247 p.
- TYERS P., 1996, *Roman Pottery in Britain*, Londres, B.T. Batsford Ltd, 228 p.
- VANDERHOEVEN M., 1981, « Terre sigillée de Matagne-la-Petite, Pommeroeul et Saint-Mard », *Archaeologica Belgica*, t. 243, p. 5-45.
- VANDERHOEVEN M., SCHAETZEN Ph., 1955, « La Terra Sigillata à Tongres: la sigillata ornée de la collection Ph. de Schaetzen », *Bull. de l'Institut archéologique Liégeois*, t. 70, p. 1-284.
- WEBSTER P., 1996, *Roman samian pottery in Britain*, York, Council of British Archeology, 138 p. (*Practical Handbooks in Archaeology*, 13).